

THÉSÉE,
OU
LES LOIS DE MINOS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

K
PAR P. J-B. DALBAN.



PARIS.

DELAUNAY, PALAIS-ROYAL, N° 182;

ROUSSEAU, RUE RICHELIEU, N° 103.

M DCCC XXXIV.

PRÉFACE.

VOILA une pièce faite pour mesdemoiselles Clairon et Gaussin, une pièce faite pour être déclamée, et pour donner, par l'expression de la voix et du geste, la plus grande extension aux sentimens de l'âme : car je ne reconnais point de tragédie sans déclamation ; et la tragédie parlée et chevrotante, ainsi qu'on la joue de nos jours, n'a rien d'héroïque, de pathétique, ni de terrible ; elle est seulement à la portée d'une nation qui a perdu le sentiment du beau. Si la déclamation fut autrefois un art bien reconnu, ayant ses principes et ses règles ; si elle a été pendant deux siècles un des plus nobles plaisirs de l'esprit, ceux qui

voient un perfectionnement dans la dégénération de l'art dramatique m'accorderont au moins que nous avons perdu une des plus grandes jouissances de la vie pour un peuple éclairé et sensible. Comment y remédiera-t-on ? Je ne sais ; mais la chute de l'art dramatique est un fait qu'il est facile de constater.

Il n'est pas à présumer qu'une révolution favorable à l'art dramatique s'opère d'abord à Paris , point central des persécutions dirigées contre cet art , et où un principe de corruption agit sans cesse sur les esprits. Dans la province , plus éloignée et résistant plus à l'action des faux systèmes , il y a plus de goût , de sens , de véritables lumières , et il est probable qu'il en sortira quelque jour un cri général de réprobation contre les innovations tentées dans la capitale , qui y ramènera le goût égaré.

En attendant , il faut gémir d'une démo-

ralisation qu'on a peine à comprendre, et souffrir des scandales inouïs jusqu'ici dans l'histoire des peuples policés. On sait combien la carrière des lettres est naturellement paisible, ennemie des intrigues et des cabales, et ce qu'il y faut de temps et de persévérance pour parvenir à la perfection, qui est le but de ses travaux. Ces principes bien reconnus, à peine un homme de talent s'annonce-t-il par quelque production laborieuse, fruit d'une économie juste et précieuse des moyens intellectuels, on sonne le bourdon de la cathédrale pour étouffer sa voix; il a fait un pas dans la carrière, on tire le canon d'alarme : aussitôt la meute de la barbare coalition contre la prospérité nationale, journalistes, public acheté, auteurs vendus, sont à ses trousses pour proclamer l'existence de quelque nouveau génie, à qui on donnerait à peine le sens commun. Il est même à remarquer que ces tristes phénomènes apparaissent

toujours à quelque époque désastreuse, avec quelque événement malheureux, desquels ils sont destinés à détourner l'attention publique, et dont ils sont à la fois le travestissement et l'image.

Ne levons pas le voile qui couvre de si honteux mystères : je ne souillerais pas ma plume à rappeler les ouvrages à qui l'on a accordé de grands succès, et dont la postérité ne saura pas les noms; mais j'avouerai qu'il faut bien de l'audace et toute l'effronterie qui se peint dans l'ivresse inconsidérée d'un front aventureux tout étonné de lui-même, pour se mettre à la tête d'un parti qui a juré la ruine des lettres, et attirer sur soi les représailles d'une juste indignation. A-t-on bien réfléchi jusqu'où la dignité nationale ainsi méconnue peut se trouver offensée? jusqu'à quel point le talent qu'on outrage est une propriété inviolable à laquelle il n'est pas permis d'attenter? Vaincu, battu sur

tous les points ; n'ayant plus , de tant de triomphes , que la détresse qui suit la défaite , en quelle langue veut-on se faire dire qu'on est importun , et qu'attend-on pour se taire ?

C'est pour favoriser de pareilles inepties qu'on répète qu'on est las de spectacles , qu'on n'en veut plus ; et une population oisive , et souple à l'impression du mal , se presse tous les jours à la porte des théâtres secondaires où elle va prendre l'exemple des mauvaises mœurs ; et une classe opulente et non moins nombreuse demande en vain , dans de nobles divertissemens , l'occupation de ses loisirs et l'emploi du temps qui lui pèse et la dévore. Sait-on bien ce que , dans une ville immense , l'oisiveté , l'ennui , le découragement , enfantent tous les jours de crimes et de désordres ? J'ai vu des pères de famille désolés rentrer chez eux pour demander une prompte réforme dans les spectacles , la suppression des sentines de

corruption où l'on tient école de tous les vices , et l'ouverture multipliée , sans nombre , illimitée , de grands théâtres où s'empresse la foule des citoyens à l'ÉCOLE DES MOEURS , DU PATRIOTISME ET DES GRANDES VERTUS. D'un autre côté, j'ai vu des familles entières abandonner une ville où il n'y a plus rien de grand, de pur, d'élevé dans les habitudes , et où de nobles enseignemens ne s'offrent plus à l'émulation des nations rivales.

Voilà ce que j'ai dû dire. C'est au moraliste à peindre l'altération , la dépravation des mœurs ; c'est au législateur à en rechercher les causes et à les punir.

20 JJ 63

PERSONNAGES.

THÉSÉE.

ARIANE.

ÆGÉE, roi d'Athènes.

MÉDÉE, femme d'Ægée.

HELLÉNIE, princesse du sang royal.

TAURUS, ambassadeur crétois.

PLEXIPE, confident de Thésée.

PHOENOR, confident de Taurus.

UNE ATHÉNIENNE.

LE GRAND-PRÊTRE.

TROUPE DE JEUNES ATHÉNIENS.

CHOEUR DE JEUNES ATHÉNIENNES.



La scène est à Athènes.

THÉSÉE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ARIANE, THÉSÉE.

ARIANE.

RÉPONDEZ aux douleurs de la triste Ariane.
Lorsqu'à suivre vos pas le destin me condamne,
Athènes, où mes pleurs cherchaient un autre accueil,
Offre-t-elle à mes yeux un plus funeste écueil
Que Naxe et cette mer en naufrages fertile
Où vos mains de la Crète ont ravagé l'asile?
Seul auteur des tourmens que je souffre en ces lieux,
Écoutez ma prière, elle est juste.

THÉSÉE.

Ah! grands Dieux!

Ariane!

ARIANE.

Infidèle!

THÉSÉE.

Enfin, moins étonnée,
Laissez à d'autres soins mon âme abandonnée.

I

A peine du Pirée ai-je revu les bords ,
 Quel spectacle s'offrait à mes premiers transports !
 L'esclavage, la mort ; et l'affreux Minotaure
 Dans ses murs attristés semble rugir encore.
 Taurus avec orgueil réclame ces enfans
 Qu'en tribut à Minos on offre tous les ans,
 Et sous un joug de fer Athènes déchirée
 Cède encore aux tyrans dont je l'ai délivrée.
 Sous le poids de ses maux ce peuple gémissant
 Sans espoir de salut baisse un front innocent,
 Et dans son infortune il méconnaît encore
 Votre sang qu'il réproûve et son roi qu'il ignore.
 Voilà dans quel moment revoyant mes états ,
 Sous un nom inconnu je cache ici mes pas ,
 Et comment, respirant la haine et la vengeance ,
 Je ne puis de vos feux écouter l'imprudence.

ARIANE.

Et vous me refusez ?

THÉSÉE.

La patrie avant vous.

Elle a mes premiers soins, dont ses vœux sont jaloux.

ARIANE.

La patrie ! Ah cruel ! quelle injure nouvelle !
 Tu la voyais en moi quand tu m'étais fidèle.
 Eh ! comment de ces lieux revoyais-tu les bords
 Sans les soins dont pour toi j'épuisai les efforts ,
 Et si, dans les détours du triste Labyrinthe ,
 Ma main de ta prison n'eût pénétré l'enceinte.

Vois ce que m'ont coûté, pour suivre ici tes pas,
 Un père abandonné, l'exil de mes états ;
 N'attendais-tu , cruel , pour me perdre à ta vue
 Que de me voir ici solitaire, inconnue,
 Et du sort qui m'est dû rejetant la moitié
 Aux autels de la mort implorer la pitié ?
 N'attends pas que jamais mon âme se soumette,
 Quand je te fus si chère , à vivre ta sujette.
 Maîtresse de ton sort , j'ai disposé de toi ;
 Et j'en dispose encore à l'heure où tu me voi :
 En fixant mes destins règle ta destinée ,
 Et cède à la pitié que ma foi t'a donnée.
 Résous-toi de changer.

THÉSÉE.

O Ciel ! dans quel moment ?
 Lorsque du temps lui seul j'attends ce changement ;
 Lorsqu'il me faut encor des ombres du mystère
 Couvrir dans ce séjour mon retour salulaire,
 Et , de ce peuple entier bienfaiteur ignoré,
 Trembler en le servant de m'en voir pénétré !
 A peine ai-je revu le ciel de ma patrie
 Que de mes ennemis j'affronte la furie ;
 Et des lâches brigands me préparant le sort ,
 Comme eux sans me connaître on m'envoie à la mort.
 Mais enfin de mon roi la faveur singulière
 Me tire des cachots où languit ma misère ;
 Vous-même , dans sa cour plus heureuse aujourd'hui,
 Vous trouvez dans la reine un généreux appui.

Attendez que du Ciel la faveur plus propice
 Me laisse de mon sort publier l'injustice,
 Et que je puisse enfin, plus libre en vous aimant,
 Dans un roi couronné découvrir votre amant.

ARIANE.

C'est ton dernier avis?

THÉSÉE.

Le seul que me permette
 Le soin de me défendre et de sauver ma tête.

ARIANE.

Adieu! mais à l'abri de tes lâches refus,
 Crains ma vengeance encor : je ne t'en dis pas plus.

SCÈNE II.

THÉSÉE, PLEXIPE.

THÉSÉE.

Qu'elle me laisse, viens; du chagrin qui l'altère,
 Ami, c'est avec toi que la plainte m'est chère.
 Hélas! j'en conviendrai : que je plains ses douleurs!
 Et que c'est à regret que je cause ses pleurs!
 A ses soins généreux, dans un long esclavage,
 J'ai dû ma liberté sur un autre rivage.
 Du Labyrinthe obscur où j'attendais la mort,
 Au toit de mes tyrans arrivé sans effort,
 J'ai renversé Minos du trône où l'on l'adore
 Et noyé dans son sang le sombre Minotaure.

Il ne demande plus, de sang monstre affamé,
Ce tribut de nos fils si long-temps réclamé,
Et j'ai détruit enfin dans sa lugubre enceinte
Ces autels qu'à la mort avait dressés la crainte.
A peine dans ces lieux, je les vois abattus
Sous les oracles faux dont les dieux ne sont plus,
Et ne cache qu'à peine, au bras qui les enchaîne,
La chute de son maître et le soin qui m'amène.
Toi, parmi ces enfans, tribut infortuné,
Et comme moi jadis à leur suite entraîné,
Renvoyé par mes soins sur cette triste rive
Pour tromper du tyran la prudence attentive,
Tu sais par quels détours nourrissant son erreur
J'ai dérobé mes pas moi-même à sa fureur.
Apprends-moi les efforts de ce fatal génie
Pour prolonger encor sa puissance impunie,
Et les nouveaux destins de ce sang précieux
Que jusque sur le trône ont poursuivi les Dieux.

PLEXIPE.

Hellénie ?

THÉSÉE.

Elle-même. Il faut que j'en convienne ;
Oui, connais les liens de ma nouvelle chaîne.
Maître des mouvemens dont je fus enchanté,
Mon cœur dans son penchant ne peut être arrêté,
Et des mortels obscurs partageant la constance,
Se soumettre au devoir de la reconnaissance.
D'un désir plus puissant noblement inspiré,
Sans sentir le besoin dont je suis dévoré

De servir en héros la beauté qu'on opprime,
Je n'ai pu voir ici cette tendre victime.
Et comment, sans frémir qu'on la livre au trépas,
Voir d'un si tendre objet les innocens appas,
Tant de vertus brillant d'une tendre jeunesse,
Et d'un sang généreux l'inutile noblesse ?
Mais c'est trop de mes feux te peindre le transport,
Et trop tarder, ami, de m'apprendre son sort.
Que devient-elle enfin ?

PLEXIPE.

Princesse magnanime,
Du sang dont elle sort malheureuse victime,
L'éclat de ses grandeurs ne peut la soutenir,
Et d'un rang trop illustre on cherche à la punir.
Sur les marches du trône où le Ciel la fit naître,
Avec des malheureux vous l'allez voir paraître ;
Elle est avec ces Grecs dont le peuple incertain
Vient des lois du hasard attendre son destin.
Déjà de ce grand jour la pompe est disposée,
Et pour le choix fatal cette urne est exposée.
C'est dans ce lieu bientôt qu'aborderont les flots
Des enfans destinés aux autels de Minos :
Le front ceint du bandeau d'une vierge encor tendre,
Dans leurs rangs, avec eux, vous la verrez descendre.

THÉSÉE.

Avant qu'un sort fatal la conduise en ces lieux,
Va, fais que le hasard la présente à mes yeux.

Du sang dont elle sort je connais l'infortune ,
Des maux qu'elle ressent la douleur m'est commune ;
Comme elle, en butte aux traits, aux pièges de la mort,
Sous un nom emprunté je cache ici mon sort.
Va , tant que je pourrai retarder son supplice ,
Ne crains pas que jamais son horreur s'accomplisse.
On vient , laisse-moi seul.

SCÈNE III.

MÉDÉE, TAURUS, THÉSÉE.

MÉDÉE.

Ami de votre roi ,
Qui de le conseiller suivez l'utile emploi ,
De la ville sujette , et du peuple insulaire
Qui soumet à ses lois Athènes tributaire ,
Je puis vous exposer les communs intérêts
A s'unir des liens d'une durable paix.
De nos états conquis cette paix veut pour gage
Ce tribut qu'à la force a payé l'esclavage ;
Cette offrande , ce prix du sang de nos enfans ,
De notre liberté sont les seuls fondemens.
Loin de vous opposer à la loi souveraine
Dont l'utile rigueur s'accomplit dans Athène ,
C'est à vous près du roi de lui prêter l'appui
Dont votre autorité se vante près de lui.
Si vous n'usurpez pas les droits de la couronne ,
Sans titre je vous vois ramper au pied du trône ,

Et vous affectez trop dans votre autorité
Un pouvoir si superbe et si peu mérité.

THÉSÉE.

On condamne en ces lieux mon obscure puissance ,
Et mon crédit vous blesse autant que ma naissance ;
Je le crois. Cependant jugez-en tout le poids ,
Et voyez si ma gloire excède enfin mes droits :
Quel en est donc le prix ? J'épargne à vos oreilles
D'un long récit de maux d'incroyables merveilles.
Inconnu, fugitif, j'arrive en vos états
Pour y trouver la mort qui s'attache à mes pas.
Enfin mon souverain, moins frappé de mes crimes,
Des cachots sous mes pas referme les abîmes.
J'ai quelque droit peut-être à jouir près de lui
Des faveurs dont mon bras s'est ménagé l'appui,
Moi qui, de ses sujets lui reportant les larmes,
Chaque jour sur sa gloire éveille ses alarmes.
Je lui peins les soupirs d'un peuple gémissant ,
Son espoir dans les pleurs qu'il verse en frémissant ,
Par quels moyens un roi jaloux de sa puissance
Sait conserver sa gloire à force de constance ,
Et vous en parlerais, si votre cœur troublé
A son exemple encor pouvait être ébranlé.

MÉDÉE.

Voici, dans ses périls, son conseil salutaire ,
Le mien, et c'est à lui qu'il importe de plaire.

THÉSÉE.

Lui ! de Minos ici le digne ambassadeur ,

De mon roi le conseil ?

MÉDÉE.

Et le vôtre , seigneur.

Respectez dans son choix les désirs du monarque.

THÉSÉE.

Je me rendrai peut-être à l'effroi qu'il vous marque.
 Je veux voir à quel point, en ces lieux tout-puissant,
 Taurus impose ailleurs ce faste menaçant ;
 Et si ce peuple, enfin, qui veut nous rendre esclave,
 Peut être encore à craindre ou souffre qu'on le brave.
 Avant d'en éprouver l'embarras incertain ,
 Je ne saurais me rendre à ce lâche dessein ,
 Et voir Athène esclave acheter , par faiblesse ,
 Du sang de ses enfans le repos qu'on lui laisse.
 Je sors et vais, du roi méritant l'amitié,
 D'un sceptre trop pesant partager la moitié ;
 Et , sans m'embarrasser dans une autre querelle ,
 Le venger en héros moins qu'en sujet fidèle.

SCÈNE IV.

MÉDÉE , TAURUS.

TAURUS.

Insolent !

MÉDÉE.

Vous voyez : son imprudent éclat
 S'appuie auprès du roi du zèle de l'état.

Dépêchez-vous ; portez ce coup prompt et fidèle
 Dont Minos a frappé cette ville rebelle.
 Noyons , pour l'accabler , au sang de ses enfans
 De vos rois et des miens les longs ressentimens.
 Ce jour va décider des libertés d'Athènes ,
 Et c'est le dernier sang qui coule de ses veines.

TAURUS.

Oui , je vous l'ai promis ; attaquons de concert
 La ville abandonnée au calme qui la perd :
 Vous , dans le palais même où son prince réside ;
 Moi , partout hors des murs qui lui servent d'égide.
 Du maître que je sers j'ai l'ordre rigoureux
 De miner sourdement un pouvoir dangereux ,
 Et d'attacher aux droits qui font naître mes plaintes
 De vos ressentimens l'espérance et les craintes.
 Vos malheurs désormais ne seront plus cités ,
 Qu'à des cœurs plus aigris ils ne soient répétés.
 De tant d'efforts unis la victoire est facile ,
 Et le trône est à vous.

MÉDÉE.

Je ne veux qu'un asile.

Vous connaissez mon sort , quels troubles orageux
 M'ont fait de ce refuge un change avantageux.
 De mes premiers amours l'excès me coûte un frère ;
 De Pélie et des Dieux évitant la colère ,
 J'arrive dans Corinthe , où le sort odieux
 Du spectre de ses rois fatigue encor mes yeux.
 Mes enfans immolés , je cherche près d'Égée
 La fortune et l'époux dont je suis protégée ;

Mais en vain , dans ces lieux , j'ai cru trouver l'appui
 Qu'au prix de tant d'efforts mes soins ont poursuivi ;
 Mes ennemis, tout prêts à troubler ma retraite,
 Ne me laisseront pas où reposer ma tête.
 D'un sang trop orgueilleux prévenons le pouvoir ;
 Commençons par Pallante à tromper leur espoir.
 Que sa fille, du sort éprouvant l'injustice ,
 Soit un de ces enfans qu'on destine au supplice.
 Des rejetons d'Ægée écartant les débris ,
 Je n'ai plus après elle à craindre que son fils ;
 Et déjà sur son sort ma prudence avisée
 Partout où je le crains a prévenu Thésée ;
 Peu même encor s'en faut que mes vœux satisfaits
 N'aient , dans cet étranger , cru découvrir ses traits.
 Mais , enfin , j'ai trop craint son imprudente audace ,
 Et c'est d'un favori l'ordinaire menace.
 Contre un peuple opprimé tout sert nos vœux secrets,
 Et, dans son abandon , unit nos intérêts.
 Dans l'espoir d'appuyer votre heureuse conquête
 Des secours qu'en ces lieux votre pouvoir m'apprête,
 Puis-je m'ouvrir à vous ?

TAURUS.

Vos désirs sont les miens ;
 Parlez.

MÉDÉE.

A la faveur du trône où je parviens,
 De tant d'hymens détruits épouse inconsolable ,
 Ce n'est pas près d'Ægée un charme inépuisable

Qui soutient de mon cœur le tendre empressement;
J'ai d'un autre avenir conçu l'attachement.
D'un héros tel que vous la superbe tendresse
Peut flatter d'un grand cœur l'ambitieuse ivresse;
Voudriez-vous régner, et, sous un faible roi,
Vous emparer d'un trône incliné devant moi?
Je vous offre ma main.

TAURUS.

Sur la foi d'une offense,
Moi ! renverser un roi dont j'obtiens l'alliance !

MÉDÉE.

Ægée accablé d'ans n'aura point à vieillir;
De Pélie et d'Éson prête à le recueillir
La tombe va cacher ses honteuses faiblesses;
Et Médée à la Parque arrache ses promesses.
Je ne veux point forcer vos timides aveux
A souscrire aux dangers d'un arrêt rigoureux.
Il est de ces aveux qu'on ne doit point entendre
Et sur qui votre cœur est trop sûr de se rendre.
Vous attendez : j'agis ; vous m'aimez : je le crois.
Adieu ! Quant au tribut que demandent vos rois
Pour accabler ce peuple auteur de mes alarmes,
On peut de mes conseils s'en fier à mes charmes.
D'Ægée, entre mes mains, je tiens les volontés;
Il n'est point de tyrans que mon art n'ait domptés.

SCÈNE V.

TAURUS, PHOENOR.

TAURUS.

Ministre des rigueurs qu'à ce peuple on prépare ,
Phœnor , accomplit-on leur cruauté barbare ?

PHOENOR.

Tout s'arrange ; on se hâte , et ce peuple expirant
N'attend plus que la mort de moment en moment.
On presse avec effroi la lugubre assemblée
Où des jours de ses fils la fortune est réglée.
En ordre rassemblés , ils marchent vers ces lieux.
Le bras , le glaive nu des soldats , autour d'eux
Repoussant et les cris et les larmes des mères ,
Des mutins , sur leurs pas , étouffent les prières.
Mais un fléau plus grand , plus terrible pour eux :
On semble avec plaisir perdre ces malheureux ;
Un inflexible arrêt sans retour les condamne ;
Au conseil de leur roi leur voix n'a plus d'organe.

TAURUS.

Oh ! d'un peuple égaré funeste empressement !
Je vois , je plains comme eux leur triste abaissement.
Tout livre à la fureur d'une haine rivale
D'un peuple malheureux l'inconstance fatale.
Une cour avilie , un maître sans pouvoir,
De briguer nos mépris font leur premier devoir.
Dirai-je que la reine ?....

THÉSÉE.

PHOENOR.

Eh bien ?

TAURUS.

En ta présence

Je voudrais dérober sa coupable imprudence :
 Elle m'offre sa main. Sa main, teinte de sang ,
 De son troisième époux vient de m'offrir le rang.
 Je m'indigne en secret de voir tant de bassesse ,
 Et rougis d'un pouvoir conquis sur la faiblesse.
 Mais il faut obéir au devoir souverain
 D'assujettir Athène et lui donner un frein ;
 Rien ne la peut sauver des mépris qu'elle brave ,
 Et, déjà suppliante , elle doit être esclave.
 Mais loin d'un nœud pour moi plus cruel que la mort ,
 D'une jeune mortelle éclaircis-moi le sort :
 Tout en elle révèle une naissance illustre ,
 Et des pleurs qu'elle verse emprunte un nouveau lustre.
 A l'offre de tes soins a-t-elle répondu ?
 En reçois-je le fruit que j'avais attendu ?

PHOENOR.

Tout vous l'annonce au moins. A la fin, moins rebelle ,
 Elle cherche à vous voir. Dans sa douleur nouvelle ,
 Ici , dans votre absence , elle vient d'accourir.
 Ses vêtemens , ses traits , tout semble découvrir
 Des femmes de la Crète et l'âme et le langage.
 Dans le nouvel espoir où sa douleur l'engage ,
 Avec les jeunes Grecs que le sort va choisir
 Sur la nouvelle flotte elle cherche à partir ;

Tout la flatte qu'au deuil d'une cour étrangère
 Vous ne condamnez pas sa douleur solitaire ;
 Souvent d'un œil funeste elle en sonde les bords ,
 Et nous fait redouter ses dangereux transports.

TAURUS.

Viens : c'est un désespoir que mon cœur leur envie.
 Puissé-je la sauver et lui devoir la vie !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.**HELLÉNIE, THÉSÉE.****THÉSÉE.**

Au pied de ces autels des destins en courroux
Quand les cœurs des humains se sont fermés pour vous;
Au milieu des fureurs de la loi vengeresse
Qui des malheurs d'Athène épouvante la Grèce,
Puis-je vous consoler de vos tristes douleurs ?
Puis-je connaître aussi le sujet de vos pleurs ?

HELLÉNIE.

Hélas ! toute la terre en connaît les alarmes
Partout où le malheur a des droits à ses larmes ;
J'apporte à ces autels le tribut ordonné
Du sang que leur fureur a déjà condamné,
Et que la mort dévoue à l'urne funéraire
Des vierges de ces bords oracle sanguinaire.
Depuis que de Thésée on pleure ici la mort,
Nul espoir d'échapper aux horreurs de son sort ;
Il nous laisse la mort pour unique espérance,
Et rien ne peut sans lui calmer notre souffrance.

Ce héros , justement pour sa gloire admiré ,
Quitta depuis neuf ans ce séjour déchiré ;
Dans le dernier tribut embarqué vers la Crète ,
Il suivit le départ de la flotte sujette.
De nos frères absens le trépas l'a frappé ,
Et de le voir jamais tout espoir est trompé.

THÉSÉE.

Du moins , dans la douleur d'une perte aussi chère ,
Un espoir vous console et peut vous rendre un frère.
Au pied du trône assise et née au même rang
Où vos rois ont puisé la source de leur sang ,
En retrouvant en vous sa dernière espérance
Dans la perte d'un fils plus dure en votre absence ,
Ægée à vos malheurs présente un sûr appui ;
Il soutiendra le trône et sa fille avec lui.

HELLÉNIE.

Que puisse ma faiblesse être ainsi protégée !
Dans mes troubles cruels je ne crains point Ægée.
La reine , de son art lui versant les poisons ,
Entretient dans son cœur de dangereux soupçons ;
Dans les soins où pour lui ma tendresse est instruite ,
Lui fait prendre en horreur sa famille proscrite ,
Et lui peint de ses fils les mortels ennemis
Prêts à renaître un jour de nos tristes débris.

THÉSÉE.

Et par son injustice enfin indisposée ,
Ainsi , je le vois trop , vous haïssez Thésée ?

HELLÉNIE.

Non, ce héros aimable, et qui serait mon roi,
 N'inspire point la haine à mon cœur sans effroi :
 Que, loin d'une pitié fermée à nos prières,
 D'un œil bien différent il verrait nos misères !
 Du sang dans sa tendresse il entendrait le cri ;
 Grand, généreux, puissant, de ses frères chéri,
 Il eût plaint les malheurs de sa triste patrie,
 Et moi-même à la tombe à qui je dois la vie
 Je pourrais dérober le reste de mes jours,
 Heureuse à ses bienfaits d'en devoir le secours.

THÉSÉE.

Vous qui par vos regrets l'osez au moins défendre,
 Qu'il en serait touché s'il pouvait vous entendre !
 Et qu'il lui doit tarder de pouvoir en parler
 A votre cœur ouvert pour les lui dévoiler.

HELLÉNIE.

Ah ! qu'il ne sache pas à quel point ma tendresse
 De son sort rigoureux partagea la détresse !
 Qu'il ignore à jamais quels regrets l'ont suivi,
 S'il ne m'est pas permis d'en pleurer avec lui !

THÉSÉE.

Vous pourrez le revoir.

HELLÉNIE.

Lorsque la mort m'appelle ?

THÉSÉE.

Avant que de subir votre absence éternelle.

HELLÉNIE.

Et comment se fera ce prodige étonnant ?

THÉSÉE.

Laissez-en accomplir le fortuné moment.
Allez attendre encore , au nombre des victimes ,
De la bonté du roi les bienfaits légitimes.

SCÈNE II.

TAURUS , THÉSÉE.

TAURUS.

Eh bien ! on va presser l'oracle solennel
Du tribut que la Grèce invoque à cet autel.
De ses plus chers enfans les cohortes en armes
Y viennent apporter leurs vœux et leurs alarmes.
Ici l'on va verser ce sang réparateur ,
De nos peuples rivaux heureux médiateur ,
A ces mêmes autels où vos fils vont se rendre.

THÉSÉE.

Et vous vous obstinez encore à le répandre ?

TAURUS.

Et qui peut le soustraire encore à mon pouvoir ?

THÉSÉE.

Je ne dis plus qu'un mot, peut-être le devoir.

Sous le frein réprimé de sa chaîne indiscrete ,
Athènes , trop long-temps rivale de la Crète ,
Du sang d'un de vos rois a trop payé le prix :
Il est temps de borner vos superbes mépris ;
Il est temps qu'à l'abri d'une longue injustice ,
De vos feux intestins la haine s'assoupisse.
La nature n'a pas , dans ses emportemens ,
L'implacable rigueur de vos ressentimens ;
Et ne craignez-vous pas qu'enfin débarrassée
Du joug humiliant où vous l'avez forcée ,
Athènes , dans son sein , ne soulève un vengeur ,
Et ne l'oppose même à l'injuste oppresseur ?

TAURUS.

Vous , peut-être ? à ce prix revoyant ces rivages
Je vous vis toujours prêt à plaindre ses outrages ;
Sans doute , de ses fers vous venez l'affranchir ?

THÉSÉE.

Moi ! que pourrais-je ? hélas ! je voudrais vous fléchir.
Vous venez de ce peuple achever la conquête :
Sans doute à vos rigueurs il faut qu'il se soumette.
Je ne tenterai point le succès surprenant
D'un triomphe sur vous qui vous semble imprudent.
A vos fers enchaîné traînez ce peuple esclave ;
A l'effroi des vaincus soumettez qui vous brave.
Puissent le Labyrinthe et son monstre étonné
Ne point fermer d'effroi leur temple abandonné !
Et moi-même , en effet , puissé-je mieux comprendre
Le succès des efforts où l'on vous voit prétendre !

TAURUS.

Et vous mettant d'avance au nombre des vaincus ,
Ainsi contre mes soins vous ne disputez plus ?

THÉSÉE.

Eh ! qui ne céderait à la nouvelle crainte
Du Minotaure aidé du sombre Labyrinthe !

TAURUS.

Dites à la terreur qu'inspirent ses héros.

THÉSÉE.

Ajoutez même encore à celle de Minos.

SCÈNE III.

TAURUS, MÉDÉE, THÉSÉE.

MÉDÉE.

Oui, l'on vous vient livrer ces nouvelles victimes ,
De la paix entre nous gages trop légitimes :
Pour vous la conserver j'ai fait ce que j'ai pu ;
Son cours, grâce à mes soins, n'est point interrompu,
Et le roi vient lui-même à cette fête auguste
Sceller de sa présence une union si juste.

THÉSÉE.

Et parmi les horreurs de ce jour plein d'effroi,
La fille de Pallante et la nièce du roi,
Hellénie, au tribut qu'on offre à la vengeance
Vient-elle d'un sang pur confondre l'innocence ?

MÉDÉE.

Il est vrai : de tous temps contraire à mes desseins ,
 Mêlant ses droits rivaux à mes titres certains ,
 Hellénie est d'un sang qui , trop voisin du trône ,
 Menace en s'échappant les droits de la couronne.
 Il est temps d'étouffer dans nos communs regrets
 Un pouvoir trop contraire à ses vrais intérêts.

THÉSÉE.

Oh ! d'un pouvoir cruel rigueur illégitime !
 Ainsi votre imprudence à vos yeux est son crime ?
 On sait trop de quels vœux , de quels nouveaux projets ,
 Votre ombrageux pouvoir rêve les intérêts ;
 Et n'est-il pas encor dans le monde un Thésée
 Qui laisse à vos soupçons une carrière aisée ?
 Ah ! ce zèle fatal , il en faut convenir ,
 Contre elle , sans raison , prêt à vous prévenir ,
 N'aspire , sous l'abri du pouvoir qu'il domine ,
 Retranchant de nos rois la dernière racine ,
 Qu'à renverser le trône et qu'à perdre avec lui
 Son prince abandonné , sans guide et sans appui.
 Qui mieux que vous , du trône écartant les alarmes ,
 Lui dût prêter l'appui de sa famille en larmes ?

MÉDÉE.

Ainsi , d'un autre espoir nous déguisant les vœux ,
 Vous déplorez le sort de ses fils malheureux ?

THÉSÉE.

Oui , du sort d'Hellénie on peut vous faire un crime :
 J'ose me plaindre à vous du malheur qui l'opprime ;

Je dirai plus, je l'aime, et ne vous cache pas
Qu'autant que je la plains j'adore ses appas.

MÉDÉE.

Ah ! d'un autre intérêt nous cachant la faiblesse ,
Pour un objet plus cher je sais votre tendresse ;
Et si j'osais sur vous hasarder un soupçon ,
Vous trembleriez peut-être en apprenant son nom.

THÉSÉE.

Quoi ! même dans mes vœux redoutez-vous Thésée ?

MÉDÉE.

A qui vous connaît mieux la crainte est plus aisée.

THÉSÉE.

Et qu'avez-vous encore à craindre d'un héros
Banni, persécuté, l'ôtage de Minos ?
Pour vous en assurer le sceptre et l'héritage ,
N'avez-vous pas partout surveillé son passage ?
Vos gardes, vos témoins, ne l'assiègent-ils pas ?
N'êtes-vous pas enfin sûre de son trépas ?
Voici le roi.

SCÈNE IV.

TAURUS, MÉDÉE, ÆGÉE, HELLÉNIE, THÉSÉE
LE GRAND-PRÊTRE, CHOEUR DE JEUNES ATHÉNIENS.

ÆGÉE.

Des dieux accomplissant l'oracle,
Oui, j'accorde à leurs vœux le barbare spectacle

De nos fils gémissans arrachés de mes bras.
Que n'ai-je pu mourant les soustraire au trépas ?
Que n'a pu ma douleur plaintive et suppliante
De ce deuil déchirant vous dérober l'attente ?
Mais enfin leur respect parle plus haut que moi
Dans mon cœur paternel à l'oreille d'un roi.
Appelez donc, nommez celles de ces victimes
Qui vont porter la peine et le poids de nos crimes ;
Et vous, de cet état héros libérateur,
Présidez de nos lois la sévère rigueur,
Des jugemens du sort surveillez la justice,
Et qu'au devoir lui seul la faiblesse obéisse.

THÉSÉE.

O roi ! de cet état arbitre souverain,
Père de vos sujets, il vous faut être humain :
C'est le premier devoir avant que d'être juste ;
N'abusez point ici de votre empire auguste
En consacrant des lois dont la sévérité,
Contraire à vos devoirs, en blesse l'équité.

HELLÉNIE, à *Ægée*.

Proscrite par la loi moins que par votre haine,
Je livre à ses rigueurs votre race et la mienne.
Peut-être votre sang, dont j'aimais à sortir,
Contre un malheur commun devait me garantir ;
Mais de tous les revers de qui je suis sujette,
Le moindre est le péril qui menace ma tête.
Du poids de votre haine accablée en naissant,
Le destin me condamne en nous désunissant :

En vain dans ses chagrins ma douleur vous implore,
Et s'oppose aux rigueurs d'un crime que j'ignore ;
Mon crime est un de ceux qu'on ne pardonne pas ,
Et ma peine est au moins l'exil ou le trépas.
Eh bien ! à vos regards doublement criminelle ,
En haine à ma famille , à ce peuple rebelle
Quand j'évite le coup sur lui prêt à tomber ,
Sous la proscription mon front doit se courber ;
De vos crimes communs je dois remplir l'abîme ,
Votre voix me réclame, et je m'offre en victime.

LE GRAND-PRÊTRE.

De l'urne des destins, vous, Grecs, approchez-vous.
Leur voix, qui vous condamne, est égale pour tous.
Hellénie, avancez.

(De jeunes Athéniens s'approchent de l'urne, et tirent au sort en passant de l'autre côté de l'autel.)

THÉSÉE, au moment où Hellénie monte à l'autel.

Non, je prends sa défense,
Et des Grecs dans sa cause embrasse l'innocence :
Je les affranchis tous. Hellénie, arrêtez !
Vous, ministre de mort, cessez vos cruautés ;
Il est temps de ses fers que le peuple respire :
Il n'est plus de tribut, d'esclavage ou d'empire ;
Ce culte est inutile, et leur sceptre est brisé.

MÉDÉE.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

TAURUS.

A ce point méprisé !...

Qu'avez-vous prétendu ?

THÉSÉE.

Je le ferai connaître.

Peuple, séparez-vous.

TAURUS.

Vous qui parlez en maître,
En avez-vous le droit ?

THÉSÉE.

Plus tard vous le saurez.

TAURUS.

En présence du roi ?

THÉSÉE.

Mes droits sont plus sacrés.
Au roi, si vous voulez, vous pouvez vous en plaindre ;
Mais c'est moi, sous son nom, qu'ici vous devez craindre.

TAURUS.

Un sujet près du roi peut ainsi s'ignorer ?

THÉSÉE.

Un sujet tel que moi croit ainsi l'honorer.

ÆGÉE, à Thésée.

Ah ! seigneur, ménagez un allié fidèle,
Et devant ses bienfaits déployez moins de zèle.

THÉSÉE.

Ce sont ses droits d'abord qu'il faut interroger.
Lui qui parle de droits... il les faut abroger :
Mieux que vous , mieux que lui , j'en ai l'expérience ,
Et je viens d'assez loin en juger l'arrogance.

TAURUS.

A ces outrages vains je ne répondrai pas.
Eh quoi donc ! est-ce un piège ou des assassinats
Que le tribut sacré qu'il faut que je réclame ?
Est-ce mon maître ou moi dont la voix le proclame ?
A des droits plus certains on prétend recourir ?
On ose refuser ce qu'il peut conquérir ?
Eh bien donc ! j'y consens , attendez sa réponse ;
C'est la guerre en son nom qu'ici je vous annonce.

THÉSÉE.

La paix ! et de ma main ton roi la tient déjà !
Ne prends donc pas pour lui plus de soin qu'il n'en a.

SCÈNE V.

MÉDÉE, ÆGÉE, THÉSÉE.

MÉDÉE.

Me direz-vous , seigneur , où tendait l'imprudence
De l'étrange conseil qui me force au silence ?
Le roi privé du sceptre , et muet devant vous ,
Un ministre outragé , ce peuple à vos genoux :

Voilà par quels éclats votre haine secrète
Signale dans ces lieux sa présence indiscrète ;
Aux plus hardis complots vous allez recourir ,
Sans voir par quels ressorts vous en pourrez sortir ;
Vous exposez le trône, et sa chute imminente
Est un nouvel attrait dont l'obstacle vous tente.
Que le soin de sa gloire ait pu vous embraser...
Mais à braver Minos vous faut-il exposer ?

THÉSÉE.

Et faut-il donc, madame, avec lui vous entendre ?
Est-ce à ses vœux sanglans l'hommage qu'il faut rendre ?
Étrange aveuglement que je ne conçois pas !
Et des devoirs des rois digne et rare embarras !
Quoi ! lorsqu'à tout ce peuple énérvé, sans courage ,
Je viens rendre les droits que ce despote outrage ;
Quand de sa liberté l'ouvrage est mon espoir ,
C'est vous de l'affranchir qui bravez le devoir ?
On livre à l'ennemi, tyran de cet empire ,
Un peuple malheureux contre qui tout conspire ;
Que dis-je ? à l'ennemi qui ne l'exige pas ,
Et qu'eût glacé la crainte ou l'aspect du trépas.
Ah ! c'est assez de sang, d'horreurs et de supplices !
Laissez-m'en arrêter les cruelles prémices ;
Et voyez dans quel rang, pour mieux s'en prendre à vous ,
Un aveugle destin s'en va porter ses coups.
D'assez près alliée aux malheurs d'Hellénie ,
Plus près dans votre cœur frappe la tyrannie ,
Que mon roi , moins pressé de s'en faire un appui ,
Me laisse de plus près mesurer l'ennemi ;

Et s'il vous faut du monstre ordonner la défaite,
Laissez-m'en à vos pieds faire tomber la tête.

MÉDÉE.

Voilà par quels discours vous allez insulter
La foi d'un ennemi prêt à se révolter!
Voilà par quels exploits votre jalouse rage
S'arme contre une paix qui n'est pas votre ouvrage!
Et vous, témoin muet de son emportement,
Qui souffrez devant vous cet outrage insolent,
Seigneur, vous l'entendez; roi faible et sans puissance,
Flattez bien d'un sujet l'altière obéissance,
De tous vos ennemis déchaînez le courroux
Si long-temps réprimé par mes efforts jaloux.
Désormais, quelque affront dont leur coupable audace
De mes efforts pour vous conjure la menace,
D'un désastre certain loin de vous plaindre à moi,
N'accusez de vos maux que ce vulgaire effroi,
Et privé du pouvoir que votre âge abandonne,
D'une oisive pitié cherchez qui vous pardonne.

SCÈNE VI.

ÆGÉE, THÉSÉE.

ÆGÉE.

De ses emportemens vous voyez les éclats.
Soutenez ma faiblesse et ne me quittez pas.
A ce peuple opprimé vous rendez la victoire;
Hélas! pour mon bonheur j'ai besoin de vous croire.

THÉSÉE.

Et ses désirs volaient au devant du danger !
Dans vos états captifs soutenant l'étranger ,
Elle traite avec lui d'une paix qui nous blesse ;
Mon père, quelle est donc cette indigne faiblesse
Qui trouve sur le trône un dangereux appui ,
Et pour perdre mon roi s'élève près de lui ?

ÆGÉE.

Hélas ! de mes chagrins vous voyez l'amertume ,
Et de quels contre-temps la douleur me consume.

THÉSÉE.

De vos ennuis profonds , hélas ! que je vous plains ,
Et que votre infortune ajoute à mes chagrins !

ÆGÉE.

A qui voit bien les coups dont mon courage saigne ,
Sans doute mon malheur mérite qu'on me plaigne.
Plongé dans la douleur d'un triste isolement ,
D'un reste de pouvoir défendu faiblement ,
Chaque jour, de mon règne emportant une marque ,
Un sombre despotisme efface le monarque.
Des fléaux dont le Ciel accable mes sujets
Borné dans ma détresse à de tristes regrets ,
La paix, dont en mes vœux j'implore en vain les charmes ,
N'est pas pour eux le fruit de mes stériles larmes.
Et le reste des miens, ces généreux appuis ,
Les seuls qu'en sa pitié le Ciel m'avait permis ,

Ces fils qu'autour du trône , au défaut de ma race ,
Pour soutenir ma gloire avait marqués leur place ,
Je ne les connais plus. Autour de moi brisés ,
Ces rejetons naissans languissent divisés.
La peur de leur tendresse , une pitié barbare ,
De tout ce que j'aimais à jamais me sépare.

THÉSÉE.

Et privé de leurs soins , n'eûtes-vous point de fils
Dont l'amour puisse un jour réparer vos débris?

ÉGÉE.

Quelle amère douleur votre voix me rappelle!

THÉSÉE.

Eh bien !

ÉGÉE.

Que de mon cœur la blessure est cruelle !
Oui , j'eus un fils , hélas ! que la faveur des dieux
Pour un destin funeste accordait à mes vœux.
Avec sa triste fin , apprenez la naissance
De ce fils que leur haine a proscrit dès l'enfance.

Dans Trézène autrefois , des tendresses d'Éthra,
De mes feux dans son sein ce fruit se déclara.
Forcé de m'éloigner de ce nouvel asile ,
J'y laissai de mes vœux une marque fragile ,
En qui je pusse un jour reconnaître mon fils ,
Si jamais mes désirs pouvaient être remplis.
Je vois encor la pierre où ma douleur trompée
De ses jeunes exploits déroba cette épée ,

Et ces signes certains , gages de mon amour ,
 Que lui seul devait rendre à la clarté du jour.
 Il naquit ; en valeur croissant avec son âge ,
 En cent lieux différens déploya son courage :
 Les monstres , les brigands , terrassés à sa voix ,
 N'étaient de sa valeur que les moindres exploits.
 Enfin , dans le torrent de son ardeur bouillante ,
 Athènes vit l'essor de sa course vaillante.
 Il reconnut son père , et l'étant à son tour ,
 Deux fois entre mes bras crut recevoir le jour.

Hélas ! trompeur espoir d'une paix assurée !
 De Minos sur nos bords la guerre déclarée
 Ne lui put de ses fils voir dévorer l'affront.
 Cherchant dans sa vengeance un châtiment plus prompt ,
 La Crète sur ses bords déroba son naufrage ;
 Il partit dans l'espoir d'en effacer l'outrage.
 Neuf ans sur cette terre ont effacé ses pas ,
 M'ont dérobé sa gloire ou caché son trépas.

THÉSÉE.

O père malheureux ! vos larmes obstinées ,
 Hélas ! n'ont pu d'un fils percer les destinées ?

ÆGÉE.

Hélas ! voilà mon sort.

THÉSÉE.

Et conduit en ces lieux ,
 Si ce fils aujourd'hui se montrait à vos yeux ,
 En serait-il connu ?

ÆGÉE.

Dans ma douleur trompée ,
Je vous l'ai dit , seigneur, une invincible épée
Pour garant de ses traits s'offrirait entre nous.

THÉSÉE, portant la main à son épée comme pour l'écarter.

Ah ! sans doute sa main s'en armera pour vous ;
Oui , bientôt en ces lieux vous le verrez paraître ,
Sans voile , sans détours , et se montrer en maître.

ÆGÉE.

Trop tard pour appuyer le faix de mes douleurs.

THÉSÉE.

Assez tôt pour tarir la source de vos pleurs.
Jusque-là par vos soins conservez-lui le trône;
Vivez , réglez vous-même en roi que rien n'étonne;
Repoussez par le sceptre et le règne des lois
Un pouvoir trop jaloux d'étendre ici ses droits.
Plus de sang, de tribut levé sur cet empire ;
Avec la liberté que ce peuple respire ;
Et que l'humanité, digne objet de nos vœux ,
Annonce ici ses pas et marque un règne heureux.
Et puis-je à mes avis joindre une autre prière ?
Hellénie à vos pieds traîne un destin vulgaire ;
Mais de vos ennemis ce sang si redouté
N'est pas le plus à craindre et le plus respecté.
Désarmé par l'attrait de ses vertus paisibles ,
Renoncez aux rigueurs de vos lois inflexibles.

ÆGÉE.

Ah ! que de mes bontés les bienfaits répandus
Ne soient pas en effet plus long-temps attendus !

THÉSÉE.

Oui, d'un si grand bienfait touché comme vous-même,
Je veux vous entourer de tout ce qui vous aime ,
Et de vos tendres soins plus que vous inspiré ,
Vous rendre encor le fils que vous avez pleuré.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

THÉSÉE, ARIANE.

ARIANE.

QUEL que soit en ces lieux le dessein qui te guide ,
 Oui , que Thésée enfin de mon destin décide.
 Va , tu me fuis en vain ; c'est assez résister.
 Lâche , c'en est donc fait ! et tu me veux quitter !
 En faveur d'une foi si saintement suivie ,
 Ta barbare amitié court sauver Hellénie.
 Démens , si tu le peux , ta lâche trahison !

THÉSÉE.

Moi , de la démentir où serait la raison ?
 Oui , je l'aime , il est vrai : dans ma pitié sincère ,
 Ma tendresse est au moins égale à sa misère ;
 Au malheur qui la suit je me veux attacher.
 Mais enfin quel sujet de me rien reprocher ?
 Je veux croire à l'amour dont votre âme est remplie.
 En m'attachant à vous quand je vous ai servie ,

Trompant de l'avenir l'espoir déconcerté,
Vous avais-je engagé jusqu'à ma liberté,
Pour suivre aveuglément, sous l'espoir de vous plaire,
D'un amour suborneur l'inconstance ordinaire?

ARIANE.

Ainsi, je le vois bien, mon amour fut trompé.
Quel abus cependant d'un empire usurpé!
Que n'avez-vous pas dû, Thésée, à ma tendresse?

THÉSÉE.

Oui, de ma liberté vous fûtes la maîtresse ;
De vos bienfaits pour moi ses dons me sont témoins.

ARIANE.

La liberté! voilà tout le fruit de mes soins?
En brisant tes liens, ingrat, qu'il te souvienn
De quels nœuds plus puissans j'ai dû rompre la chaîne;
Comment à ta prière, et trompant tous les yeux,
On m'a vue à ta suite affronter d'autres cieux.
Songe quels tristes fruits d'un si grand sacrifice
De ma première faute ont suivi l'artifice.
Ah! pour tant de tourmens vainement supplié,
L'amour que j'eus pour toi, le Ciel l'a bien payé!
C'est peu, pour m'en punir, de la perte d'un père
A qui j'ai de la vie abrégé la lumière,
Dans ma patrie en deuil appelant l'étranger,
J'ai déchaîné la main qui la dut égorger ;
Et moi, qu'elle appelait à porter la couronne,
Ja la'i vue en tombant me dérober le trône.

Je perds et ma patrie, et mon trône, et mes dieux,
 Et de mes soins pour toi tu doutes en ces lieux.
 A cette honte amère étais-je destinée?
 Et n'y viens-je en effet que voir ton hyménée
 Avec l'esclave indigne arrachée à la mort,
 Et qu'à tes vœux encor disputera le sort?

THÉSÉE.

Quel que soit en ces lieux le destin qui m'amène,
 Du sort qui m'y suivra mettez-vous moins en peine;
 Et quant aux traitemens que vous me reprochez,
 Aux caprices du sort les avais-je arrachés?
 En portant dans vos murs la discorde et la guerre,
 De votre île ébranlée en ravageant la terre,
 Qu'ai-je fait, après tout, dans vos murs divisés,
 Que renvoyer les traits contre nous épuisés?
 Athène à tous les maux ouvrant ses champs fertiles,
 Dans la contagion la douleur de nos villes,
 Vengeant d'un de vos rois les mânes soulevés;
 Et jusque dans nos bras nos enfans enlevés,
 Ceux même de nos rois, pour vos monstres sauvages,
 Des torrens de leur sang inondant vos rivages;
 Tant de morts, de débris, dans nos champs entassés,
 De nos torts envers vous nous excusent assez.
 De vos ressentimens exhalez la furie,
 Étouffez la raison, le remords qui vous crie;
 Pour moi, de la patrie embrassant le danger,
 Je ne vois que l'état, mon honneur à venger;
 Hellénie à mes pieds qui me demande grâce
 Pour le sang innocent, le pur sang de ma race.

ARIANE.

Vante-moi bien , cruel , ta triste dureté ,
Et fais gloire à mes yeux de tant de fermeté.
Il s'agit bien ici des dangers d'Hellénie
Ni des soins prodigués aux maux de ta patrie.
Qui prend à tes secours plus d'intérêt que moi ?
Et pour leur résister viens-je me joindre à toi ?
Après l'indignité de tant de sacrifices
Dont ton ingratitude a payé les services ,
Il ne s'agit enfin que de trancher des droits
Qu'il faut de ta justice obtenir une fois.

THÉSÉE.

Eh bien ! puisque sur moi vous avez tant d'empire ,
Que ne m'expliquez-vous ce que vous voulez dire ?
Que faut-il ?

ARIANE.

Tu me veux contraindre à l'avouer :
C'est une épreuve encor dont tu peux me louer.
Vous ne m'entendez plus , je le vois ; mais , Thésée ,
L'amour n'est pas éteint dans mon âme embrasée ;
D'un transport aussi vif je sens les mêmes feux ;
Je puis à vos froideurs interpréter ses vœux ;
Pour tout le prix enfin de mes larmes jalouses ,
C'est que je sois aimée.... ingrat ! que tu m'épouses.
Quand je n'ai plus ici de père ni d'aïeux
Pour témoins des sermens dont j'atteste les dieux ,
Que Taurus , de ma foi consacrant les tendresses ,
Reçoive ici pour moi l'offre de tes promesses ;

Qu'à ce trône où tes vœux daignaient me présenter,
Pour régner avec toi je puisse enfin monter

THÉSÉE.

Ah ! qu'exige de moi votre pitié barbare ?
Au péril qui me suit , moi , que je me déclare ,
Quand du secret encor tout me fait une loi !
Quand de Taurus ici le rigoureux emploi
Redouble autour de nous les pièges qu'on nous dresse,
Et n'offre que la mort pour prix de ma tendresse !

ARIANE.

Non , je n'en veux pas tant que tu crains d'en ouïr,
Et je n'ai pas le droit peut-être d'en jouir.
Seule , et de tant d'orgueil reine dépossédée ,
Du trône et des grandeurs j'ose écarter l'idée.
Au plus obscur autel de ce ciel rigoureux ,
Le plus humble serment , c'est tout ce que je veux ;
Et pour sceller l'aveu qui m'engage ta vie ,
Un vil sang de rebut.... et la mort d'Hellénie.

THÉSÉE.

Formez, pour m'en parler, des souhaits plus humains.
Je n'immolerai pas à vos prétextes vains,
Non plus qu'aux démêlés de ma triste famille ,
Le dernier rejeton qu'elle adopte pour fille :
Sa naissance la met trop au-dessus de vous ;
Cherchez une autre place où m'adresser vos coups.

ARIANE.

Haine , vengeance , amour , me sont de faibles armes.
Tu crains de m'écouter, tu rougis de mes larmes ;

C'est ton dernier avis ?

THÉSÉE.

Le dernier.

ARIANE.

Vois mes pleurs ;

Tu peux t'en repentir.

THÉSÉE.

Je crains d'autres rigueurs.

Adieu , madame.

ARIANE.

Adieu ! va , ta perte est jurée ;
Si ta retraite est sue , elle est mal assurée.

SCÈNE II.

ARIANE , TAURUS.

TAURUS.

Vous m'avez vu , madame , amené devant vous ,
Mettre un trône , un empire , un sceptre à vos genoux .
Souverain d'un état , vengeur de ses outrages ,
Qui souvent de ces bords recueille les naufrages ,
Mon maître , en tous les temps l'appui des malheureux ,
Vous couvre du pardon de ses dons généreux ;
Il vous ouvre ses ports , ses tentes , ses retraites ,
Ses vaisseaux vous offrant de faciles conquêtes .
Passez-y souveraine et maîtresse des droits
Qu'exercent vos vertus à nous donner des lois :

C'est l'offre dont mes vœux vous avaient prévenue.
A mes désirs enfin vous êtes-vous rendue ?

ARIANE.

Oui , seigneur, je m'y rends , et ne veux obtenir
Qu'un service de plus pour vous appartenir.

TAURUS.

Lequel ?

ARIANE.

Eh bien ! seigneur, c'est de plaindre mes larmes,
De m'écouter , enfin de venger les alarmes
Du cœur au désespoir le plus abandonné
Que jamais au malheur le Ciel ait condamné.
Que n'ai-je pas souffert ! et de quelle injustice ,
Hélas ! puis-je du sort accuser le caprice !
Vous saurez mes malheurs ; et , loin de cette cour ,
L'infortune du sang où j'ai puisé le jour ;
Vous me plaindrez.

TAURUS.

Eh bien ! que faut-il ?

ARIANE.

De Thésée,
Pour prix d'une tendresse à mon âme imposée ,
A la reine , en ces lieux , apprendre le retour :
Il est ici.

TAURUS.

Thésée ?

ARIANE.

En ce même séjour ;

Oui, Thésée, un ingrat, ce perfide, ce traître !
Et n' imaginez pas qu'en ce moment, peut-être,
Je joue ici le rôle indigne, injurieux,
D'une amante jalouse et vile à tous les yeux.
Après les torts nouveaux dont l'ingrat est victime,
Qu'ai-je besoin encor de lui trouver un crime ?
Je devais à la reine expliquer ce secret :
Je le dois à vous-même, et le même intérêt,
Pour vouloir éclaircir le dessein qui le guide,
Vous attachait assez à la mort d'un perfide.
Plus tard j'en dirai plus.

SCÈNE III.

TAURUS, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Leurs efforts seraient vains
Pour suspendre un moment le cours de vos desseins.
Je n'abandonne pas votre amitié puissante
Au succès passager de leur voix triomphante.
Vous avez mon amour, et c'est le moindre prix
Des efforts généreux pour me plaire entrepris.
Un trône vous attend, une gloire élevée.
Que n'a point fait pour vous ma constance éprouvée !
J'ai déjà prévenu l'étranger près du roi,
Et l'ai fait accuser de lui manquer de foi.
Il va venir bientôt lui demander sa grâce,
Et vous verrez punir son insolente audace ;

D'un mot, sur un soupçon, je le fais condamner.

TAURUS.

Lui ! vous croyez le roi prêt à l'abandonner ?
C'est Thésée.

MÉDÉE.

Ah ! Thésée !... horrible certitude !
Et voilà donc le fruit de tant d'inquiétude,
D'efforts, de soins perdus à prévenir ses pas !
Quand je l'assassinais si loin de ses états,
Au milieu de son peuple il paraît, il respire.
Repos, gloire, avenir, sceptre, famille, empire,
Un jour m'enlève tout, un jour a tout détruit !
Ah ! quand par mes soupçons mon cœur était instruit,
Que n'en croyais-je, hélas ! cet orgueilleux silence
Où d'un tyran caché respirait l'insolence ?
N'importe, si le Ciel a voulu l'épargner,
Du juge que je crains je saurai l'éloigner.
Otons à l'accusé son appui tutélaire :
Le prince est reconnu si le roi voit son père.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, ÉGÉE, TAURUS.

ÉGÉE.

D'un bruit qui se répand je me viens informer,
Il regarde un héros que je n'ose nommer;

Ce prince à la révolte ose servir de guide,
On vient de l'accuser.

MÉDÉE.

Oui, j'accuse un perfide,
Un traître prévenu de vous manquer de foi,
Indigne désormais des regards de son roi.

ÆGÉE.

Ah ! toujours contre lui je vous vis prévenue,
De vos soupçons outrés le poursuivre à ma vue;
Et dans l'appui si craint qu'il me faut redouter,
Je ne vois que l'ami que vous voulez m'ôter.
Pourquoi lui refuser le droit de se défendre?
Il le faut écouter.

MÉDÉE.

Vous ne pouvez l'entendre;
Donnez-nous seulement l'ordre de le punir.

TAURUS.

Après ce qu'il a fait, vouloir le soutenir?

ÆGÉE.

Mais un hôte?

MÉDÉE.

Un transfuge.

ÆGÉE.

Un héros?

TAURUS.

Un rebelle.

ÆGÉE.

Allez donc l'éloigner.

MÉDÉE.

Il vient.

ÆGÉE.

Je le rappelle.

SCÈNE V.

MÉDÉE, THÉSÉE, ÆGÉE, TAURUS.

THÉSÉE.

Pour me justifier mandé près de mon roi,
Je me viens expliquer d'un bruit qui court de moi.
Instruit des attentats dont l'envie est capable,
Ne pourrai-je savoir de quoi je suis coupable ?
Quoi ! prince , quoi ! si tôt changé par leurs avis,
Passer à mon égard de l'estime au mépris ?
Je conçois que la haine ait pu flétrir ma vie ;
Mais vous !... de quels forfaits s'est-elle enfin noircie ?

ÆGÉE.

Dans nos divisions un zèle trop outré
S'oppose aux intérêts où vous êtes entré ;

On vous accuse enfin... Prince, que vous dirai-je ?
La haine a comprimé l'ardeur qui vous protège :
C'est à vous d'y répondre.

MÉDÉE.

A moi de l'appuyer.
Je vois les contre-temps qu'il me faut essuyer ,
Les hardis désaveux dont sa bouche me flatte ,
Et jusqu'à vos refus qu'il faut que je combatte ;
Mais dût à vos regards la triste vérité
Me retirer l'appui que je vous ai prêté ,
Je ne balance pas , et je connais l'audace
Que prépare un perfide au coup qui le menace ;
Je sais par quels détours il se veut excuser.

THÉSÉE.

Et de quoi ?

MÉDÉE.

De ce dont on vient vous accuser :
De former d'un complot la trame criminelle
A couvrir cet état d'une honte éternelle ,
Et d'un règne trop long d'oser s'en prendre au roi ,

(A *Ægée.*)

D'en vouloir à vos jours qu'il attaquait sans moi.

THÉSÉE.

Moi, madame ? un monarque... et m'en prendre à l'empire ?
Contre sa sûreté l'on saura qui conspire.
Est-ce moi sous ses lois qui, loin de me ranger ,
Dans cet état conquis appelle l'étranger ?

Qui de sa liberté, quand tout combat pour elle,
 Trafique avec le prix d'une indigne tutelle,
 Et pouvant l'affranchir du joug de ses tyrans,
 A des dieux ennemis immole ses enfans?
 Vous qui de ces tourmens leur léguez le supplice,
 Vous seule de ces maux vous êtes la complice.
 La reine a seule ici commis la trahison,
 Et pour le roi peut-être a versé le poison.

ÆGÉE.

Traître ! vous oublier jusqu'à lui faire offense ?

THÉSÉE.

Non ; mais d'un peuple juste à prendre la défense.
 Et quel pouvoir enfin , quel ordre rigoureux
 Peut exiger des flots de ce sang malheureux ,
 Quand ces lois ne sont plus , et , s'il faut vous le dire ,
 Lorsque Minos lui-même a perdu son empire ?

MÉDÉE.

Vous qui nous en parlez , et qui donc êtes-vous ?
 De ces bords étrangers venez-vous parmi nous ?

THÉSÉE.

Qu'importe qui je sois que l'erreur persécute ,
 Si je puis sûrement vous annoncer sa chute.

TAURUS, à Ægée.

C'est me braver , seigneur , par d'étranges refus.

ÆGÉE.

Qu'on l'arrête !

THÉSÉE.

THÉSÉE.

Arrêté par l'ordre de Taurus ,
A cet inique arrêt je ferai résistance.

TAURUS.

J'ose engager pour lui , seigneur , mon assistance.

THÉSÉE.

Et moi , je la refuse. Athéniens , à moi !
Et défendez mes jours en sauvant votre roi.

ÆGÉE.

Imprudent , votre épée ?

THÉSÉE.

Eh bien ! voici mes armes ,
Et je vais par ce don terminer vos alarmes.

ÆGÉE.

Objet cher et terrible à mon œil étonné !
D'où tenez-vous ce fer , et qui vous l'a donné ?
Mon fils !... je revois donc ce prix de ma tendresse !
Il suffit , sortez tous ; avec lui qu'on me laisse.

SCÈNE VI.

THÉSÉE, ÆGÉE.

ÆGÉE.

O glaive entre mes mains autrefois révére !
O glorieux dépôt entre mes mains rentré !

Vous, d'un présent si cher heureux dépositaire,
Qui rendez à mes vœux son appui tutélaire,
De qui le tenez-vous?

THÉSÉE.

De qui, seigneur? Hélas!
D'Éthra, qui confia sa défense à mon bras;
De Trézène, la terre à mon cœur toujours chère!

ÆGÉE.

Ah! mon fils, c'est donc toi?

THÉSÉE.

J'ai retrouvé mon père!

Vous revoyez Thésée.

ÆGÉE.

En quel temps!

THÉSÉE.

En quels lieux!

ÆGÉE.

Courbé par la douleur.

THÉSÉE.

Poursuivi par les dieux;
Seul, proscrit.

ÆGÉE.

Mais toujours présent à ma tendresse!

THÉSÉE.

Et toujours cher au fils que le Ciel vous adresse.

ÆGÉE.

Et pourtant si long-temps de mes bras exilé !

THÉSÉE.

Enfin par la douleur dans vos bras rappelé.

ÆGÉE.

Oui , je la sens , mon fils , s'effacer à ta vue ;
Mais toi , de tes chagrins quelle fut l'étendue ?
Hélas ! dans ma douleur , j'en puis juger par moi ,
Aux maux dont mes vieux ans ont partagé l'effroi ;
Plongé dans l'abandon , seul et dans la tristesse ,
Pleurant de l'étranger l'insolente allégresse ,
Livré pour tout conseil aux avis dangereux
D'une femme perfide et cruelle en ses vœux ,
Je vois de mes états le libre et fier hommage
Sous des maîtres nouveaux tombé dans l'esclavage ,
Et du sang dont ma main aspire à se venger
Je paie en gémissant tribut à l'étranger.
Plus d'espoir , de salut que dans l'obéissance
Au morne et froid dédain d'une indigne puissance :
Espoir dans ses rigueurs plus cruel que la mort !

THÉSÉE.

Plus à plaindre que vous dans mon malheureux sort,
J'ai de mes tendres soins privé votre vieillesse.
Qu'un si long repentir accable ma faiblesse !

Errant de mers en mers, jeté sur tant de bords,
 Qui toujours du rivage écartaient mes efforts,
 Comme un effet cruel du malheur qui m'accable
 Je regarde des dieux la haine impitoyable.
 Combien Médée encor, contraire à mes desseins,
 A d'obstacles nombreux hérissé mes destins!
 Tantôt à mon exil défendant ces rivages,
 Tantôt à mon retour fermant tous les passages.
 Que j'ai gémi long-temps de ses tristes refus!
 Qu'elle est à craindre, hélas! A l'aide de Taurus,
 N'est-ce pas elle encor qui demande ma tête
 Au roi dont la faiblesse à les servir s'apprête?
 Prévenez à la fin vos cruels ennemis;
 Ouvrez, il en est temps, vos bras à votre fils.

ÆGÉE.

J'ai tardé trop long-temps de me montrer ton père,
 Mais sans en oublier le sacré caractère.

THÉSÉE.

Je vous cachais un fils.

ÆGÉE.

Trop mal pour ton dessein.
 Je te vois, je t'embrasse, et te retrouve enfin.
 O mon fils! que ce jour aura pour moi de charmes!
 Thésée, entre mes bras je vois couler tes larmes;
 Mais double, en l'assurant, le prix de mon bonheur :
 On me peut disputer cet espoir suborneur ;
 On en veut à tes jours, contre toi l'on conspire,
 Et mon repos n'est pas moins près de se détruire.

A sortir d'embaras comment puis-je t'aider ?
Quel obstacle employer ?

THÉSÉE.

Paraître leur céder ,
Et ne point opposer de vaine résistance
A vaincre de Taurus l'inutile constance ;
Ordonner le tribut , et de l'événement ,
Tranquille sur le reste, attendre le moment.

ÆGÉE.

Mais accabler ce peuple , épuiser la patrie
Du sang de mes sujets à qui je dois la vie ;
Envoyer à la mort de nouveaux malheureux !

THÉSÉE.

Non , ne le craignez pas , la mort n'est pas pour eux.

ÆGÉE.

Elle suit de mes lois l'aveugle obéissance.

THÉSÉE.

Mon retour l'a fléchie.

ÆGÉE.

Appui de l'innocence,
Tu rends à mes vieux ans l'espoir que j'ai perdu !
Deux fois, en te voyant, le bonheur m'est rendu.
Mais la Crète, Minos, le triste Labyrinthe?...

THÉSÉE.

A mon cœur désormais n'inspirent plus de crainte.

ÆGÉE.

Explique-toi.

THÉSÉE.

Venez , et craignez de troubler
Un secret que ma voix tarde à vous révéler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.**THÉSÉE, HELLÉNIE.****HELLÉNIE.**

Du milieu de ces Grecs dont la reconnaissance
De leurs fils innocens vous doit la délivrance,
Seigneur, puis-je à vos pieds, dans ces heureux momens,
M'expliquer du tribut de leurs remercîmens ?
Hélas ! sans le bienfait d'une pitié si prompte,
De quel autre tribut nous subissions la honte !
De mes fers délivrée, arrachée au trépas,
Pour vos soins généreux que ne vous dois-je pas !
Qu'un bienfait si puissant, cette faveur divine,
Des plus grands rois en vous annonce l'origine ;
Et, s'il nous faut encor croire ce qu'on prétend,
Nous a bien des héros dévoilé le plus grand !

THÉSÉE.

Contenez ce retour de bonté généreuse ;
Je remplis d'un devoir la règle rigoureuse :

Mais qu'en vous délivrant, ce que j'ai fait pour vous
De l'amour qu'on vous doit reste encore au-dessous !
Qu'il redouble l'excès de ma reconnaissance
Pour les remerciemens qui sont ma récompense !
Et combien de mes soins le bienfait généreux ,
S'il peut vous satisfaire , a surpassé mes vœux !

HELLÉNIE.

Ah ! seigneur, à quel prix vous me rendez heureuse !
Faut-il que les bienfaits d'une main généreuse
Ne soient dus qu'à l'effet d'un amoureux effort ,
Dont je condamnerais jusqu'au moindre transport !

THÉSÉE.

Ah ! pour briser vos fers , pour rompre votre chaîne,
Sans le tendre penchant qui malgré moi m'entraîne ,
Ignorez-vous quel sort a joint vos jours aux miens ,
Et me fait un devoir de rompre vos liens ?
Pour condamner les soins à mon âme imposée,
Ignorez-vous enfin que vous voyez Thésée ?

HELLÉNIE.

Thésée ! il est donc vrai ! vous ne démentez pas
Un bruit que la victoire a semé sur vos pas.
Quoi ! vous êtes Thésée ? après tant d'infortune ,
Échappé des écueils d'une course importune ,
Qu'avec étonnement , seigneur, je vous revois ,
Triomphant sur ces bords, fameux par tant d'exploits !
Mais parmi les dangers dont un peuple infidèle
Entoure encore ici votre gloire nouvelle ,

Dans le cours des revers sur vos pas présentés ,
Et dont mes jours encor ne sont pas exemptés ,
Quel bonheur que du sang d'une race inhumaine
Vous n'ayez pas pour moi sucé l'injuste haine ,
Et qu'en vous revoyant moins barbare que lui ,
En vous dans mes malheurs je retrouve un appui !

THÉSÉE.

Ah ! je n'ai fait pour vous que ce que j'ai dû faire :
Sans cet ardent amour, devenu nécessaire ,
Je n'approuvai jamais la rigoureuse loi
Qui vous tint dans un rang trop au-dessous de moi.
Mais malgré mon amour, mes feux, ma préférence ,
Réduit à me cacher aux lieux de ma naissance,
Que puis-je pour l'objet des plus tendres amours ,
Obligé pour moi-même à défendre mes jours ?
Je vous conserverai ma constance éprouvée ,
Ou je mourrai du moins sans vous avoir sauvée.
Avec les compagnons que vous donne le sort ,
Allez encore attendre ou la vie ou la mort.

SCÈNE II.

TAURUS , THÉSÉE.

TAURUS.

Sur un bruit imposteur qu'il faut que je méprise ,
D'un ennemi , seigneur, vous voyez la surprise.
Que vient-on m'annoncer ? je ne le croirai pas :
Vous, seigneur, déguisé dans vos propres états ,

N'aborder qu'en tremblant le trône héréditaire,
D'où même vous exclut un soupçon téméraire?
Qu'en faut-il augurer? Allez-vous démentir
Un bruit trop empressé peut-être à vous trahir?
Ou moi-même faut-il que je vous félicite
Du sort aventuré de votre réussite?

THÉSÉE.

Moi! qu'en ces lieux, seigneur, je vous vienne imposer,
Couvert d'un nom suspect qu'il faudrait déguiser?
Moi! de mes ennemis prêts à remplir ma place,
Qu'en mon palais désert j'affronte la menace?
Que vous-même, établi dans mes propres états,
Je vous ose braver? vous ne le croyez pas.

TAURUS.

De vos efforts du moins je connais l'impuissance,
Et je puis pardonner à votre obéissance.
Souscrivez au tribut imposé par vos lois,
Et de votre intérêt écoutez mieux la voix.

THÉSÉE.

Quoi! satisfaire encor à ce tribut servile?
Je croyais désormais le carnage inutile.

TAURUS.

Il le faut.

THÉSÉE.

Vous l'aurez. On va vous contenter.
Mais vous, sur mes refus craignez de l'emporter.

SCÈNE III.

TAURUS, MÉDÉE, THÉSÉE.

MÉDÉE.

Enfin, seigneur, rompant le voile qui vous cache,
A cette obscure nuit l'amitié vous arrache;
Et vous ne reprenez le nom qui vous est dû
Que pour nous montrer mieux votre haute vertu.
Vous souffrez ce tribut où tombe en sacrifice
Une race pour vous trop pleine d'injustice.
J'applaudis au parti qu'on vous vit dédaigner,
Et me range du coup qui vous fera régner.

THÉSÉE.

Vous ne me comptez plus au nombre des victimes
Sur qui devaient tomber vos rigueurs légitimes ?
Avec quelle injustice, en vos sombres détours,
Avide de mon sang, vous poursuiviez mes jours;
Et que je plains l'objet d'un odieux supplice
Que la haine confond dans la même injustice !

MÉDÉE.

Voilà les ennemis qu'il vous faut immoler !

THÉSÉE.

Nous verrons qui de nous le sort doit signaler.

SCÈNE IV.

TAURUS , HELLÉNIE , MÉDÉE , THÉSÉE ,
CHOEUR DE JEUNES ATHÉNIENS ET DE JEUNES ATHÉNIENNES.

HELLÉNIE.

Tant de fois refusée et tant de fois offerte ,
La vengeance éloignée est trop long-temps souffertè.
Rois qui nous punissez , et quel droit avez-vous
De différer la mort qu'on fait peser sur nous ,
D'ouvrir, de refermer, de rouvrir nos blessures ?
A vos lentes fureurs faut-il donc des tortures ?
On condamne Hellénie , et le sang de ses rois ,
Aux échafauds s'avance au mépris de ses droits ;
Et quelle loi barbare , avec tant d'injustices ,
Peut à son gré proscrire et créer des supplices ?
De cet inique arrêt j'ose ici murmurer ,
Et je demande à vivre avant que d'expirer.

TAURUS.

Souffrir pour ses sujets une mort même injuste ,
Fut toujours pour des rois un privilège auguste.
Dans des malheurs communs, leur sang plus précieux
Est un bienfait au peuple accepté par les dieux.
C'est à vous d'accomplir cette tâche éternelle ;
C'est un droit qu'on vous laisse, où le rang vous appelle.

THÉSÉE.

Quel droit ! il est affreux. C'est le droit de mourir ,
Même avant de régner , qu'on lui viendrait offrir.

Et voilà donc comment votre haine apaisée
Veille ici sur vos rois en attendant Thésée ?
La mort en veut au trône , on la frappe plus bas :
C'est aux miens qu'avant moi vous donniez le trépas.

MÉDÉE.

Qu'est-il besoin , seigneur , qu'à vos yeux je rappelle
De Pallante et de vous l'injurieuse querelle ?
On ne vous a vengé que de vos ennemis.

THÉSÉE.

Aussi plus près de moi les avez-vous choisis ,
Même avant mon retour , crainte de ma clémence.

MÉDÉE.

Elle ne germe pas dans une telle offense.

THÉSÉE.

Elle y germait pour moi. Poursuivons , il est temps ,
Ce qu'il nous faut souffrir d'indignes traitemens.

TAURUS.

On a voulu flétrir ce tribut légitime
Qu'aux expiations a consacré le crime.
L'honneur a fait tomber ces refus insensés.
Peuples , approchez-vous ; Hellénie , avancez ;
S'immoler aux besoins de l'état et du trône ,
Est l'exemple sacré que ce peuple vous donne.

THÉSÉE.

S'immoler pour son peuple est le devoir des rois ,
Un privilège auguste , et le plus beau des droits ;

Des torts de mes sujets je prends sur moi l'offense ,
 Je m'immole pour eux et je prends sa défense.
 Hellénie est d'un sang et montre des vertus
 Trop au-dessus du sort pour en être abattus.
 De ces Grecs quelques-uns marcheront à ma suite :
 Laissez-moi seulement le soin de leur conduite ;
 Je ne veux que choisir avec qui partager
 De mes nouveaux devoirs la gloire ou le danger.
 Après cela, seigneur, commandez qu'on vous suive ;
 De la Crète deux fois s'il faut tenter la rive ,
 Voyons par quel chemin on y peut parvenir ,
 Et si la route est sûre à qui veut y courir.

HELLÉNIE.

O mon libérateur ! ô maître de l'empire !
 Nécessaire à ce peuple, au roi qu'on veut séduire ,
 Quand vous privez d'un père et ce peuple et l'état ,
 C'est à nous de mourir, ou ce peuple est ingrat.

THÉSÉE.

Non, le Ciel m'accompagne et mon bras vous protège.
 Je vous l'ai dit : ici, la terreur n'est qu'un piège ;
 L'oppresseur qui l'inspire en est seul ébranlé,
 Et son pouvoir s'assied sur un trône écroulé.

SCÈNE V.

TAURUS, MÉDÉE.

TAURUS.

Quelle audace ! il m'attaque et brave ma puissance ;
 Au-devant de la mort je le vois qui s'avance ,

Prêt à prendre les fers qu'il vient d'abandonner ,
Ce courage tranquille a lieu de m'étonner.

MÉDÉE.

N'en approuvez pas moins l'heureuse indifférence ,
La source de sa perte et de votre vengeance ;
Et hâtez le départ du vaisseau désiré
Par qui d'un ennemi vous serez délivré.

TAURUS.

A ce départ fatal je ne saurais détruire
Le noir pressentiment qu'un tel dessein m'inspire.

MÉDÉE.

Sachez d'une faiblesse éviter le témoin ,
Et domptez ces terreurs dont votre cœur est loin.
Les maîtres de la flotte en vos mains dirigée ,
Nous viendrons aisément bientôt à bout d'Ægée.
Allez, et que bientôt la voile de la mort ,
Telle qu'un noir drapeau , la montre sur ce bord
Au vaisseau de nos fils tombés dans l'esclavage ,
Que la voile de deuil flotte sur ce rivage.
A ce signal , lui seul , je vous réponds de moi ,
Je vous défais d'Ægée et vous rentrez en roi.

SCÈNE VI.

ARIANE, TAURUS.

ARIANE.

Oui, je me viens, seigneur, applaudir avec joie
Des soins qu'à me servir votre zèle déploie.

S'il est un ennemi que je doive accuser,
 Avec plus de constance on vous le voit pousser.
 Je veux contre Thésée armer la main d'un père;
 Je le vois plus hardi rire de ma colère.
 Grâce à vous, près de lui je l'en vois mieux assis;
 Le roi dans un rebelle a reconnu son fils.
 Qui mieux que vous pourtant déclaré pour sa perte,
 Devait à la vengeance avoir son âme ouverte?
 Qui plus que vous enfin, si plein d'amour pour moi,
 Devait mieux le punir d'un manquement de foi?

TAURUS.

Moi ! j'ignorais avoir à servir votre haine,
 Et devoir vous venger de son âme incertaine.
 Quoi ! madame, Thésée a trahi vos transports ?
 Ou peut-être, tout prêt à réparer ses torts,
 Il vous aime encore.

ARIANE.

Oui, prince, il m'aime, il m'adore ;
 Un mot peut à mes pieds le ramener encore ;
 Et malgré cet amour prêt à l'abandonner,
 Peut-être en un moment je lui peux pardonner.
 Après cela, seigneur, servez bien sa tendresse;
 Secondez d'un amant l'injurieuse adresse,
 Quand aux torts d'un rival je veux bien ajouter,
 Et viens vous rendre un cœur qui veut vous écouter.

TAURUS.

Moi, suivre en vous aimant d'autre ardeur que la mienne !
 Mon amour n'aura plus de loi que votre haine.

Mais je vais l'éloigner : ce prince malheureux ,
Moins que vous ne croyez satisfait dans ses vœux ,
Va d'un départ fatal subir l'arrêt suprême.
Accompagnez sa fuite , et vengez-vous vous-même.
Je vous offre mes soins , et je n'ai point changé ;
Je vous promets , ainsi que j'y suis engagé ,
Sur les vaisseaux crétois partis de ce rivage ,
Des bords athéniens un facile passage :
Venez-y librement vaincre vos ennemis ,
Et recevoir de moi le sceptre et des amis.

ARIANE.

Ainsi , de vos secours et de votre vengeance
Ma tendresse , seigneur , serait la récompense ?

TAURUS.

J'osais à mes bienfaits en attacher le prix ,
Et ma haine peut-être eût suivi vos mépris.

ARIANE.

Je vois , seigneur , je vois que je me suis méprise ,
Et que je tiendrais mal la foi que j'ai promise.

TAURUS.

Par ce refus cruel répondre à mon transport ,
De la Crète à jamais c'est vous fermer le port.

ARIANE.

Que m'importe , seigneur , la Crète et ses rivages ?
Allez ! à mon retour fermez tous les passages ;

M'en plaindre est tout l'espoir que je m'en suis promis,
 Et je n'attends de vous de secours ni d'amis.
 Pour me tirer d'ici , moi , que je suive un traître !
 Accompagner l'ingrat qui m'a pu méconnaître ,
 Que mes soins les plus doux ne pouvaient apaiser ,
 Et dont vous-même enfin n'avez pu disposer !
 Moi , m'immoler au traître armé contre ma vie ,
 Et qui m'immole encore à l'amour d'Hellénie !
 Ah ! pour lui pardonner , mon cœur a trop souffert ,
 Trop dévoré l'horreur du rang qui m'est offert ,
 Trop pleuré , trop gémi de perdre ce que j'aime ,
 Et de voir ma rivale où j'ai régné moi-même.

TAURUS.

Ah ! de tant de regrets le pénible retour
 Marque plus de dépit que de preuves d'amour ,
 Et dans l'espoir si sûr de venger ses défaites ,
 Un cœur mal consolé des pertes qu'il a faites.
 Mais à tant de rigueurs sans vous laisser fléchir ,
 Forcez de ses refus un ingrat à rougir ;
 Suivez votre rivale , et tant qu'elle respire ,
 Vendez-lui cher l'honneur , le plaisir de vous nuire.

ARIANE.

Qui ? moi ! que je m'abaisse à lui rien disputer ,
 Et lui ravir le don d'un cœur qu'on veut m'ôter !
 Voilà pour m'égarer le conseil qu'on me donne ,
 Et cet amour si prompt qui déjà m'abandonne !
 Partez , et suivez-la vous-même : sur ses pas ,
 Qu'elle puisse à sa suite entraîner deux ingrats.

Mais , avant de tenter ce passage funeste ,
Sachez où vous allez et quel espoir vous reste :
La Crète ne voit plus l'enceinte de ses tours
Nourrir de monstre armé dans ses sombres détours ;
Son roi , déjà déchu du rang qui vous enivre ,
A la perte des siens Minos n'a pu survivre ;
Ses gardes , confondus dans la foule des morts ,
De Thésée ont payé les généreux efforts.
Fuyant le ciel , le jour et l'œil qui me condamne ,
J'évite vos regards , et je suis Ariane.

SCÈNE VII.

THÉSÉE, TAURUS, TROUPE DE JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Eh bien ! faut-il vous suivre où nous devons aller ?

TAURUS.

Oui , bientôt sur vos pas vous me verrez voler.

THÉSÉE.

Je croyais à présent la retraite inutile ,
Et que pour vous cacher il n'était plus d'asile.
Des dangers cependant prenez-vous le chemin ?

TAURUS.

Quels dangers ? où sont-ils ? vous m'effrayez en vain.

THÉSÉE.

La mer peut à vos pas offrir plus d'un naufrage.

TAURUS.

Il faut à la braver montrer votre courage.

THÉSÉE.

On peut vous empêcher peut-être d'y monter.

TAURUS.

A bord de mes vaisseaux venez donc m'insulter.

THÉSÉE.

Pour vous y prévenir la victoire est aisée.

TAURUS.

Ici comme partout je brave encor Thésée.

SCÈNE VIII.

THÉSÉE, JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Ses cruautés pour vous ne peuvent se fléchir :
 Vous que ma voix appelle à vous en affranchir ,
 Compagnons de périls , vengeurs de vos alarmes ,
 Sous un voile de paix , amis , cachez vos armes ;
 Que vos traits , dérobés à l'œil de l'ennemi ,
 N'éclatent que la nuit , sur l'abîme endormi.
 Alors à découvert tombant avec l'orage
 Sur ses vaisseaux déserts menacés du naufrage ,
 De vos indignes fers vous vengerez l'orgueil
 Aux yeux de ce tyran brisé sur un écueil.
 De la terre aux vaisseaux , de la flotte au rivage ,
 Que tout de son trépas lui présente l'image.

La mer est le tombeau qui le doit engloutir
Entre la Crète et vous , lassés de le souffrir.
La patrie en vos mains remet le sort d'Athènes :
Venez , pour la revoir il faut briser vos chaînes.

SCÈNE IX.

ÉGÉE, HELLÉNIE, THÉSÉE, JEUNES ATHÉNIENS,
PEUPLE.

ÉGÉE.

O mon fils ! du départ je t'apporte les vœux.

HELLÉNIE.

Seigneur , ne puis-je aussi recevoir vos adieux ?

ÉGÉE.

De ta fuite avec toi , viens , que je m'attendrisse !
Vois les pleurs que me coûte un triste sacrifice.
De mes débiles ans ô l'unique trésor !
Quand tu me fuis , hélas ! te reverrai-je encor ?
Trop tard pour mes vieux ans rappelé sur ton trône ,
Reverras-tu toi-même un ciel que j'abandonne ?
Vois ce peuple , avec moi sur tes pas accouru ,
Te bénir d'un ôtage à sa gloire obtenu.
Au moment du départ , au rivage il t'arrête :
Aux mêmes dieux pour lui deux fois offrir ta tête !
Deux fois pour son salut fléchiras-tu le sort ?
Avec ton dévouement faut-il pleurer ta mort ?

THÉSÉE.

Des changemens du sort , non , je n'ai rien à craindre ;
Des dieux devant vos pleurs le courroux va s'éteindre.
Un monstre plus cruel veille ici près de vous :
Conjurez sa colère et détournez ses coups.
Je confie à vos soins le salut d'Hellénie ;
Conservez-vous pour elle et veillez sur sa vie.

ÉGÉE.

Je ne puis t'arrêter... Reçois , du moins , mon fils ,
Un don dont la présence a trompé mes ennuis.
Au lieu des noirs replis dont la voile attristée
Ramenait de nos fils la flotte dévastée ,
Que la voile de pourpre , annonçant ton retour ,
A mes regards joyeux puisse paraître un jour !
Au rivage long-temps j'attendrai sa présence ,
Le comble de ma joie et de mon espérance.
Viens , abandonne aux vents ce dernier souvenir ,
Des lieux où mes regards te verront revenir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARIANE.

ET voilà pour quel prix , revoyant ces rivages ,
Le cruel m'arrachait à des bords moins sauvages !
Sans craindre que des mers l'abîme ose s'armer ,
Ni que de feux pour lui le ciel s'ose allumer ,
Ariane , au rocher déplorant ton injure ,
Vois l'ingrat pour adieux rire de son parjure.
O crime ! ô perfidie ! horrible trahison !
L'amour , de l'univers m'a fait une prison.
Où fuir ? où le chercher ? où trouver sur les ondes
Les plaisirs arrachés à mes douleurs profondes ?
Où va-t-il ? car enfin un peuple à réprimer
N'est pas le vain honneur qui le vient d'enflammer ,
Et déjà de ses feux l'injuste tyrannie
Au malheur d'Ariane a su joindre Hellénie.
Comme elle pour une autre instruite à l'épargner ,
Elle a vu de ses bras l'inconstant s'éloigner.
Eh bien donc ! loin d'ici quelle beauté jalouse
Au nom de son amante unit le nom d'épouse ?

Ah ! trop tôt dans mes vœux prompte à s'exécuter,
 La fortune s'obstine à le persécuter ;
 Et perdant le secret que je cherche à connaître
 J'ai perdu le plaisir de me venger d'un traître ;
 Mais long-temps sans espoir, je ne l'attendrai pas.
 Par l'horreur attachée aux forfaits des ingrats,
 Dieux, d'un parjure amant vous vengerez les crimes !
 Et la mer va sur lui renverser ses abîmes.

SCÈNE II.

ARIANE, PHOENOR.

PHOENOR.

Madame, ah ! prenez part au succès de nos vœux !
 Plus que nous n'espérions le terme en est heureux.
 A peine notre flotte a quitté le rivage,
 Avec nos ennemis une lutte s'engage :
 Sans attendre des Grecs les revers trop lointains,
 La victoire à la mer livre les plus mutins.
 La flotte à pleine voile annonçant la victoire,
 Aux vents libérateurs livre la voile noire,
 Ce signal de détresse et de deuil des vaincus.
 Félicitez-vous-en, votre ennemi n'est plus ;
 Thésée est mort, madame ; avant de vous l'apprendre,
 La reine dans ces lieux vous presse de l'attendre.

SCÈNE III.

ARIANE.

Il n'est plus !... Voilà donc le comble de mes vœux !
 Sa mort de mes soupirs est le prix généreux.

Mer terrible et barbare, ô rends-moi ma victime !
 Emporte avec tes dons le remords qui m'opprime.
 Mais que dis-je ?... moi-même, ah ! pour le regretter
 L'ai-je donc vu souvent me plaindre et m'écouter ?
 N'ai-je pas vu cent fois ses volages alarmes
 Vanter son inconstance et rire de mes larmes ?
 Suis-je, après ses mépris, tombée enfin si bas
 Que de plaindre toujours qui ne me plaignait pas ?
 Malheureuse ! ah ! bannis l'erreur qui t'a charmée !
 Que t'importe un amant si tu n'es plus aimée ?

SCÈNE IV.

MÉDÉE, une coupe à la main, qu'elle pose en entrant ;
 ARIANE.

MÉDÉE.

Eh bien ! sans murmurer d'un changement si prompt,
 Tranquille, d'un ingrat vous supportez l'affront !
 Et s'il en faut, madame, écouter la nouvelle,
 A vos plus chers désirs Thésée est infidèle ?
 Mais à vos vœux secrets, sans doute intéressés,
 Les dieux d'un ennemi vous ont vengée assez ;
 Et vous savez sa mort ?

ARIANE.

Oui, s'il faut vous en croire,
 Sans jouir comme vous d'une telle victoire.

MÉDÉE.

Et vous lui pardonnez sa honteuse noirceur ?

ARIANE.

Il ne m'a point trahie , il était mon vainqueur.
J'ai porté librement des fers que je regrette ;
Il a brisé sans honte une chaîne indiscrete.
Respectez ses vertus.

MÉDÉE.

Vous en parlez beaucoup
Pour n'être pas sensible aux affronts d'un tel coup.
Que d'un œil différent je verrais l'imposture !
Jamais , sans la punir, je n'ai souffert l'injure ;
Et Médée , à s'armer contre la trahison
De son habileté se vante avec raison.
Je puis en attester et Créuse et Pélée ,
Les fils qui de Jason vengeaient la perfidié ;
Et même de Thésée éprouvant les affronts ,
Je m'offre à vous venger par des moyens plus prompts.
Depuis que son retour m'ôte le cœur d'un père ,
Que suis-je en ce palais ? qu'une esclave étrangère :
Ægée , autant que lui déclaré contre moi ,
A mes vœux repoussés n'offre plus que l'effroi.
Plus d'accord , plus de paix ; épouse qu'on délaisse ,
Il faut avec ses fils partager sa tendresse.
Ægée enfin , lassé d'inutiles desirs ,
M'a fait d'un autre hymen entrevoir les plaisirs :
Pour sortir des mépris où sa froideur me range ,
Voici comment Médée et punit et se venge.
Le roi , que j'ai mandé , sera bientôt ici ,
Et vous lui remettrez le poison que voici.

(Elle prend la coupe , qu'elle remet en sortant à Ariane.)

J'en ferai bon usage.

SCÈNE V.

ARIANE.

Eh ! que voudrais-je encore ?
Traîner dans les affronts l'ennui qui me dévore ?
Des vengeances d'autrui méprisable instrument ,
Pour valoir le trépas mon mal est assez grand.
Lorsque j'ai tout perdu , lorsque tout me l'atteste ,
C'est un bienfait pour moi que ce poison funeste :
Je le prendrai moi-même.

SCÈNE VI.

ARIANE, ÆGÉE, PLEXIPE.

ÆGÉE.

Ah ! fuyons à l'écart ;
Évitons de la mort cet horrible étendard :
La vois-tu devant moi , la voile menaçante ,
Semer la nuit , la mort , le deuil et l'épouvante ?

PLEXIPE.

Qui ne la verrait pas ?

ÆGÉE.

Où porter ma douleur ?
O ciel ! ô terre avare et sourde à mon malheur !

Vous m'avez de mon fils arraché l'espérance,
Du fils l'unique appui qui manque à ma souffrance !
Mer barbare , à tes flots je viens redemander
Un dépôt précieux que tu n'as pu garder !
Qu'avec lui , sans pitié , ta fureur m'engloutisse !
Hâte une mort trop lente et préviens mon supplice !
Plexipe , dis-tu vrai ? quoi ! je n'ai plus de fils ?

PLEXIPE.

Oui , seigneur : croyez-en mes regrets attendris ;
Lui , qui m'avait chargé du soin de votre vie ,
Hélas ! je sais trop bien que la sienne est remplie.
Occupé du départ des dons libérateurs
Que confiaient aux vents vos soins consolateurs ,
J'ai vu de son malheur une marque certaine :
Les destins ont trahi sa fortune et la mienne.
Dans un soulèvement , sa garde l'a livré
Aux flots dont son vaisseau s'avancait entouré :
Avec lui de nos fils a péri la jeunesse ,
L'élite des héros et l'honneur de la Grèce.

EGÉE.

Honneur de tant de jours qu'un moment va flétrir,
Du trépas dont tu meurs , mon fils , vois-moi mourir !
Sur ce même rivage où ta valeur succombe ,
Sur tes pas aujourd'hui je descends dans la tombe.

ARIANE.

Seigneur , m'est-il permis de joindre à vos chagrins
La voix de ma douleur ? hélas ! que je vous plains !

De vos pleurs pour un fils que la source est amère !

ÆGÉE.

Est-il quelque remède à la douleur d'un père ?

ARIANE.

Un seul que ma prudence écartera de vous.
Le temps peut vous offrir un remède plus doux ;
Je garde pour moi seule un funeste breuvage.
Avant que dans mon sein j'en porte le ravage,
Vous-même prévenant l'horreur des mêmes coups,
Apprenez quelle main les réservait pour vous ;
Et si votre âme enfin n'en est point obsédée,
Sachez ce qu'il vous faut attendre de Médée.

(Ariane sort après avoir bu le poison.)

SCÈNE VII.

MÉDÉE, ÆGÉE, PLEXIPE.

MÉDÉE.

Eh bien ! en est-ce fait ? le fer ou le poison
D'un ennemi de plus m'aura-t-il fait raison ?
Quoi ! prince , quoi ! l'effet d'un funeste breuvage
N'a pas déjà tranché des jours glacés par l'âge ?
Quoi ! d'un poison cruel les trompeuses lenteurs
De ma juste vengeance ont trahi les fureurs ?

ÆGÉE.

Oui : l'auteur innocent de votre perfidie
Elle-même à mes yeux ici s'en est punie ;

Et détournant le cours de vos inimitiés,
Elle a pris le poison que vous lui présentiez.
Mais vous, quelle fureur, quelle aveugle démence
Pour m'arracher le jour s'arme de ma clémence ?

MÉDÉE.

Aux explications lasse de recourir,
Je n'en dirai pas plus ; sachez qu'il faut mourir.
Vieillard audacieux, il faut me rendre compte
Des affronts dont tes fils m'ont fait subir la honte ;
Tu répondras pour tous. Thésée enfin n'est plus !
Taurus rapporte ici mes ordres absolus .
Privé de l'allié dont l'appui t'abandonne,
Va subir loin de moi la mort que je te donne.
Qu'on l'éloigne !

SCÈNE VIII.

HELLÉNIE, MÉDÉE, GARDES.

MÉDÉE.

Un moment va servir mes fureurs
Et satisfaire enfin l'objet de tant de pleurs ;
Poursuivons. Il est temps, amenez Hellénie :
Qu'à mes droits, à mon rang, ma main la sacrifie.
A cet autel vengeur, madame, il faut monter.

HELLÉNIE.

Du meurtre d'Hellénie on va l'ensanglanter ?

Je m'immole au salut de ces Athéniennes
 Qui du joug étranger n'ont pas porté les chaînes.
 Heureuse , loin des bords que je n'atteindrai pas ,
 Sur la cendre des miens de trouver le trépas ,
 Ma mort va mettre un terme à votre injuste envie
 Et finir sans regrets les malheurs de ma vie.
 Mais vous ! dans ce haut rang qui va vous enrichir ,
 Si de pitié pour moi vous vous laissez fléchir ,
 C'est pour un ennemi moins digne de colère
 Que j'ose à vos genoux adresser ma prière :
 Que mon trépas profite aux jours d'un roi fameux ,
 Et sauvé par ma mort , qu'il ferme au moins mes yeux !

MÉDÉE.

Que me demandez-vous ?... Mais quel est ce miracle ?
 Quelle foule m'entoure et quel nouveau spectacle ?

SCÈNE IX.

HELLÉNIE , MÉDÉE , UNE ATHÉNIENNE ,

JEUNES ATHÉNIENS , se rangeant des deux côtés du théâtre.

UNE ATHÉNIENNE.

Madame , ah ! paraissez ; Thésée est de retour ;
 La foule qui l'entoure a rempli ce séjour :
 Il revient escorté de l'heureuse jeunesse
 Qui remplit tous ces lieux de transports d'allégresse ,
 Et que son bras arrache au trépas glorieux
 Où courait de nos fils l'essaim victorieux.

Venez , et jouissez de la publique joie.

MÉDÉE.

Thésée est de retour ?

L'ATHÉNIENNE.

Le Ciel nous le renvoie ;
Et pour témoin nouveau d'un destin moins cruel ,
Voilà le fils soustrait à mon sein maternel
Qu'avec lui sur ses pas le sort heureux ramène.

MÉDÉE.

Je n'en romprai pas moins une coupable chaîne.

(Levant le poignard sur Hellénie.)

Meurs , perfide !

SCÈNE X.

MÉDÉE, THÉSÉE, HELLÉNIE, UNE ATHÉNIENNE,

JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Arrêtez ! de vos lâches transports
Épargnez à vos mains la honte et les remords.
Thésée est devant vous ! il vient punir les crimes
Dont vos cruels soutiens prodiguaient les victimes.
Je leur arrache un bien qu'ils n'ont pu posséder ;
N'ayant plus leur appui , c'est à vous de céder :
Reconnaissez vos torts.

MÉDÉE.

Mes torts ? ah ! j'en fais gloire :
Oui , j'osais à vos mains disputer la victoire ;

J'osai vous envier et l'empire et le jour ;
 Destinant la couronne aux fils d'un autre amour ,
 De Médée , il est vrai , reconnaissez l'audace ,
 D'Ægée entre ses bras j'avais proscrit la race.
 Je ne m'en défends pas : oui , j'ai détruit l'abri ,
 L'asile hospitalier que je m'étais choisi.
 Venez , si vous l'osez , me fermer la carrière ,
 Et dans vos fers honteux m'arrêter prisonnière ;
 Je saurai bien encor m'en affranchir aussi :
 Dieux , éclatez , tonnez et tirez-moi d'ici.
 Je laisse sur mes pas la terre intimidée ,
 Et plus d'un jour encor tu connaîtras Médée.

(Médée sort au bruit du tonnerre et au feu des éclairs excités par ses imprécations.)

THÉSÉE.

Vous courez vers mon père ? arrêtez des soupçons
 Dont j'ai conçu pour lui de trop justes raisons.

SCÈNE XI.

HELLÉNIE , THÉSÉE , JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Madame , je viens donc pour vous rendre la vie.

HELLÉNIE.

Et la vôtre est , seigneur , tout l'espoir d'Hellénie :
 Quel en sera l'effet ? mais qu'un trop long retard
 Me fait trembler encor pour ce triste vieillard !

THÉSÉE.

Plexipe est de ses jours chargé par ma tendresse.

HELLÉNIE.

Et vous, quel dieu, seigneur, aux vôtres s'intéresse,
Et voit devant vos pas l'abîme se fermer?

THÉSÉE.

Celui qui pour ce peuple a bien voulu m'armer.
A peine du saint temple ai-je franchi l'enceinte
Et monté le vaisseau de notre flotte sainte,
Que j'ose de plus près mesurer l'ennemi,
Seul, isolé, tremblant, vaincu plus d'à demi :
Alors Taurus défait, qui se sent et se juge,
Ne voyant que la mort pour unique refuge,
Pâlit du terme affreux qui nous a fait trembler,
Et relâche sa proie avant de l'immoler :
Ainsi s'est terminé ce long règne de crimes,
Ce besoin renaissant de nouvelles victimes,
Et que j'avais éteint, même avant mon retour,
Dans le sang de Minos que j'ai privé du jour.
Mais il fallait cacher mon heureuse victoire
A ceux qui m'attendaient pour m'en ravir la gloire.
Dans le profond secret, dont l'horreur me défend,
Sous le bruit de ma mort je reviens triomphant ;
Je romps mieux des partis la trame intimidée,
Et je puis en secret mieux observer Médée :
Ses crimes ont fini par son bannissement ;
Que le remords la suive et soit son châtement !

SCÈNE XII.

HELLÉNIE , THÉSÉE , PLEXIPE , JEUNES ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Plexipe , à mes regards ramènes-tu mon père ?
Mais de ce morne accueil que faut-il que j'espère ?

PLEXIPE.

Hélas ! seigneur....

THÉSÉE.

Mon père est mort, Plexipe ! et moi,
Dois-je de ma vengeance encor compte à mon roi ?
Est-ce un forfait encore , un crime de Médée ?
Le fer ou le poison dont elle s'est aidée ,
De ses ressentimens l'ordinaire secours ?

PLEXIPE.

Aucun crime , seigneur, n'a terminé ses jours.
Vous ne me verriez pas, froidement magnanime,
Vous annoncer la mort dont j'eusse été victime.
Un hasard plus funeste a causé son trépas
Aux bords où, plein d'espoir, il adressait ses pas :
A l'aspect de la voile aux approches funèbres
Qui d'un trépas récent déployait les ténèbres ,
Il est mort dans mes bras en appelant son fils ,
Dont le désastre feint s'est peint à ses ennuis :
« O mon fils ! disait-il , l'âme au ciel attachée ,
« Ainsi de ton trépas ma fin est rapprochée.

« De la mort de mon fils voile affreuse de deuil ,
 « Viens , accours , du vieillard sois aussi le cercueil ! »
 En achevant ces mots il embrassait la terre ,
 Aux lueurs des éclairs , aux éclats du tonnerre ;
 Lorsqu'enfin de douleur je le vois expirer ,
 Avant qu'un voile horrible ait pu se déchirer ,
 Avant que dans son cœur votre nouveau message
 Ait , pour se faire jour , dissipé ce nuage .
 A sa vue , à sa voix , je le rappelle en vain :
 Son cœur s'était brisé sous le poids du chagrin .

THÉSÉE.

Oh ! funestes conseils d'une fausse prudence !
 C'est donc moi qui l'immole à ma vaine science !
 Il vivrait sans l'appui des perfides secours
 Dont j'ai cru prolonger ses misérables jours !

HELLÉNIE.

C'est trop de vos regrets ranimer les alarmes ;
 Que l'ardeur de vos vœux tarisse enfin vos larmes !
 Quel fils par plus de soins prouva mieux son amour ,
 Et par plus de vertus mérita mieux le jour ?
 Rejetez sur les torts d'une femme cruelle
 La honte et les remords qu'elle traîne après elle .

PLEXIPE.

De ses desseins trompés fuyant le repentir ,
 Médée , au désespoir , vient encor de partir .
 Elle monte , emporté vers des rives lointaines ,
 Ce vaisseau par vos soins ramené dans Athènes ,
 Et qu'au rivage en vain nous voulons retenir
 Parmi les feux , les vents , prêts à la soutenir ;

Les feux obéissans luttant avec les ondes ,
 Et les vents déchaînés dans nos voiles profondes ;
 Le rivage ébranlé s'enfuyant sous nos pas ,
 Et la foudre à nos yeux se brisant en éclats.

THÉSÉE.

Puissent ses pas jamais n'aborder cette terre ,
 Purifiée ainsi par les feux du tonnerre !

PLEXIPE.

Sur le même rivage expirée à l'écart ,
 Et tournant vers le ciel un douloureux regard ,
 Une femme à Taurus envoyait cette chaîne :
 Funeste monument d'une faveur trop vaine ,
 Dont Thésée autrefois s'aïda pour l'égarer ,
 Et qu'au temple des dieux elle veut consacrer.

(Il remet à Thésée la chaîne d'Ariane , que le poète suppose être le fil
 dont elle s'était servie pour le tirer du Labyrinthe.)

THÉSÉE.

Ariane ! elle meurt ?

HELLÉNIE.

Faut-il que je l'apprenne ?
 Vos bienfaits dans son cœur se tourneraient en haine !

THÉSÉE.

20 JY 63

Oui , consacrons aux dieux ces tristes monumens ,
 De notre liberté les premiers fondemens ;
 Et par l'heureux hymen qui leur doit sa naissance ,
 De la Grèce à jamais scellons la délivrance.

FIN.